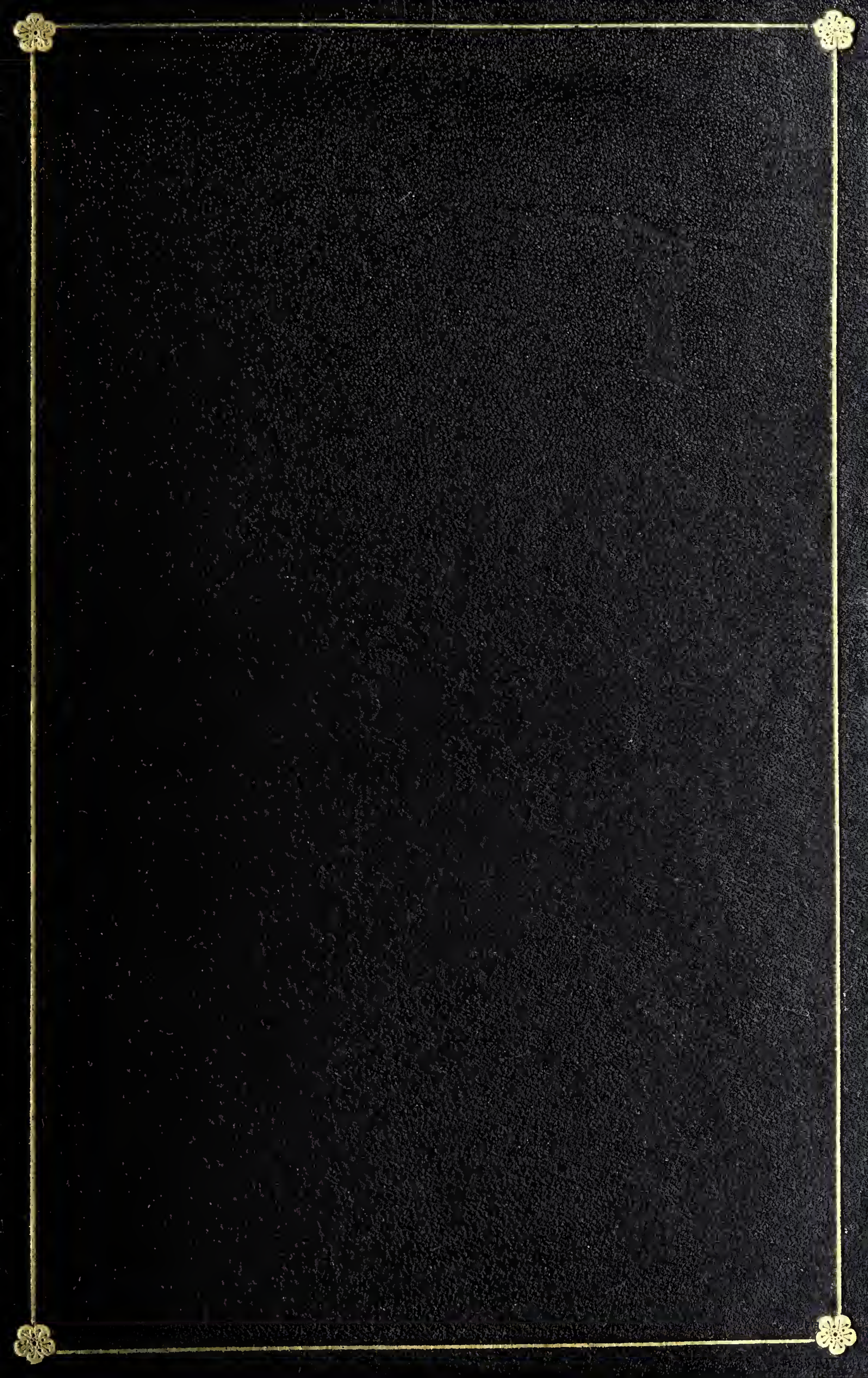
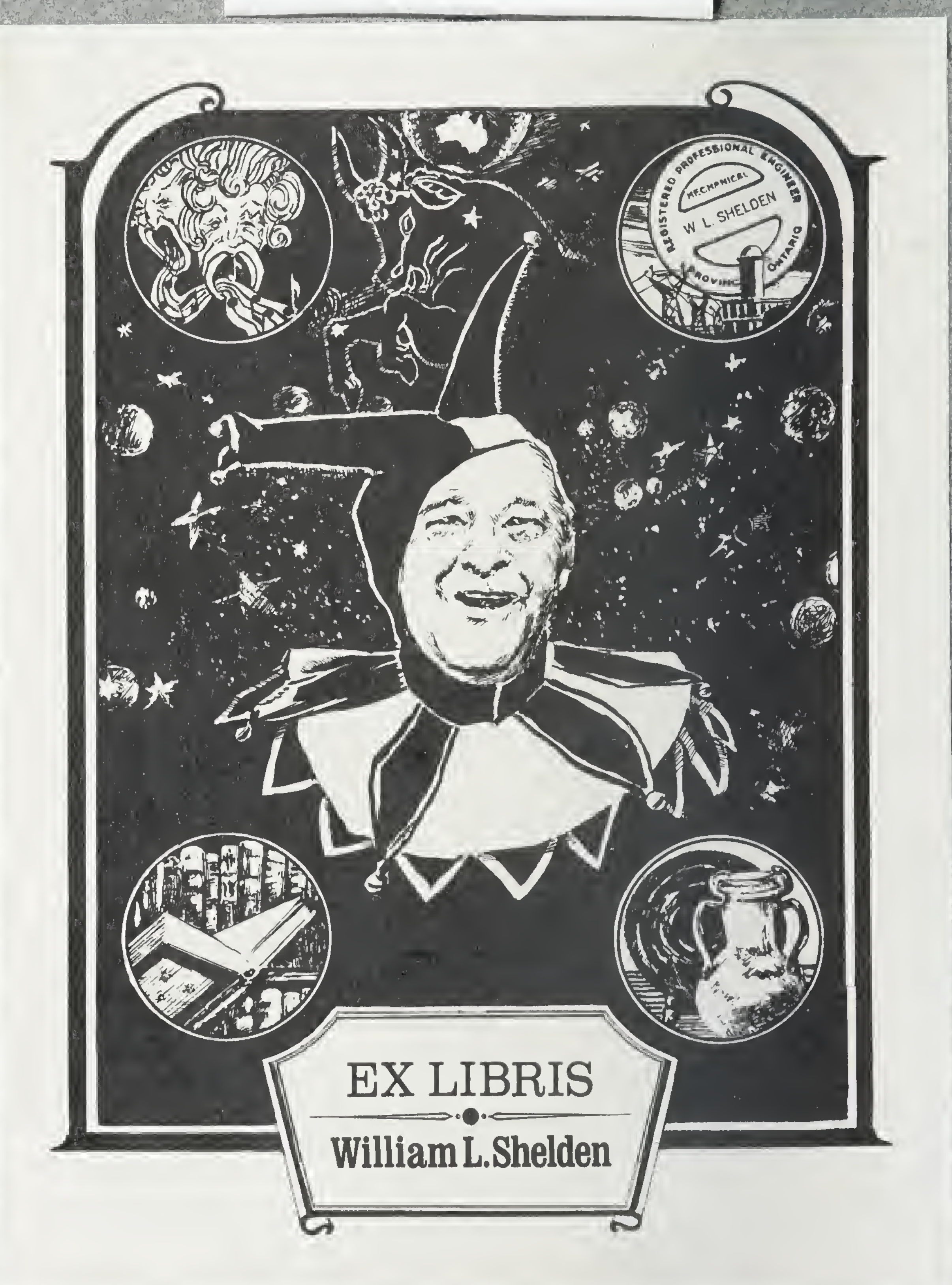



REGISTERED PROFESSIONAL ENGINEER
MECHANICAL
W. L. SHELDEN
PROVINCE OF ONTARIO
EX LIBRIS
William L. Shelden



JOURNAL

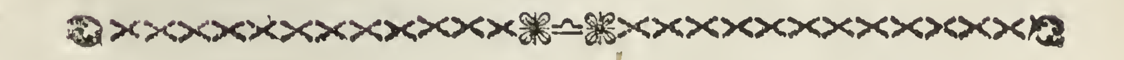
d'un Exilé Politique aux Terres

AUSTRALES.



PAR

L. DUCHARME.

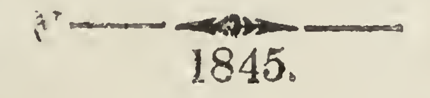


IMPRIME' PAR

F. CINQ-MARS,

BUREAU DE L'AURORE, RUE ST. AMABLE,

MONTREAL.



1845.

PREFACE.

Peut être le public s'est il formé d'avance une idée beaucoup trop favorable de l'ouvrage qu'on lui soumet dans ce moment ; s'il s'attend à lire un *Journal* palpitant d'intérêt, semé d'incidents extraordinaires narrés avec toutes les grâces du style, avec toute la facilité que peut donner une éducation soignée, l'auteur doit commencer par lui demander excuse s'il est trompé dans ses espérances. Les événements il est vrai y sont exposés avec la plus stricte exactitude, les plus petits incidents y sont fidèlement rapportés ; mais celui qui a fait un voyage de long cours sur mer peut seul comprendre l'accablante uniformité de la vie qu'on y mène ;—d'un autre côté, l'auteur n'ayant pas eu comme tant d'autres le bonheur de recevoir une éducation classique, sollicite l'indulgence pour le style de cette production. Il sent tout ce qui lui manquait sous ce rapport pour rendre son journal doublement intēressant. Cependant il a cru que le public lui saurait gré d'un récit quelconque des souffrances qu'ont éprouvées leurs malheureux compatriotes exilés—et c'est dans cette conviction qu'il a ôsé publier le fruit de ses remarques journalières, persuadé qu'on lui passerait beaucoup en faveur de la bonne volonté.

L'auteur saisit en même temps l'occasion de renouveller ses remerciments à Son Excellence et à toutes les personnes qui se sont intéressées à son sort ainsi qu'à celui de tous ses frères de malheur ; il ne croit pas trop prendre sur lui en disant qu'ils sont tous dans les mêmes sentiments, et qu'ils ont appris avec douleur qu'on ait pu les soupçonner d'ingratitude. Ce soupçon devra nécessairement s'évanouir en voyant dans le cours de cet ouvrage qu'en mettant le pied sur le continent américain leur première pensée fut pour leurs bienfaiteurs, et que c'est par une circonstance inexplicable pour eux que ce témoignage de leur reconnaissance ne fut pas publié.

JOURNAL D'UN

EXILE' POLITIQUE AUX TERRES

AUSTRALES.

———oooooo———

En Novembre 1838, je fus arrêté avec un grand nombre d'Insurgés Canadiens, et logé dans la prison de Montréal. Je n'entreprendrai pas de vous donner les détails de l'insurrection, car les particularités vous en sont assez connues. Je me bornerai à vous faire le récit exact de nos souffrances, depuis le moment de notre incarcération jusqu'à notre retour d'exil dans notre patrie.

Le 24 Novembre, je reçus notification conjointement avec onze autres, de me préparer à subir mon procès qui devait commencer le 28 du même mois, devant une Cour Martiale.

Nous fûmes de suite séparés des autres prisonniers, et logés seuls dans l'un des quartiers (wards) de la prison ; comme nous devions comparaître devant un tribunal tout à fait extraordinaire dans le pays, nous obtînmes la permission de voir deux avocats pour les consulter sur ce que nous avions à faire, et leur confier notre défense. J'étais du nombre de ceux qui les pre-

miers subirent leur procès devant cette Cour Martiale.

Nos avocats firent application pour avoir une liste des Juges du tribunal qui devait nous juger, aussi bien que des témoins à charge qui devaient déposer contre nous ; tout cela fut refusé. Nous n'avions jusqu'alors pu communiquer ni avec nos parens ni avec nos amis.

Le 21 au matin nous fûmes tous enchaînés deux à deux et conduits devant la Cour, où, environs une heure après notre arrivée, l'on nous déchaîna lorsqu'on nous eut bien minutieusement visités. On nous lut notre accusation, et la procédure commença.

Le soir vers cinq heures la cour s'ajournait et nous étions conduits à la Pointe à Callières sous une forte escorte de Cavalerie. Là nous n'étions déchargés des fers qui nous enchaînaient qu'au milieu de la nuit. Les menotes de quelques uns d'entre nous étaient si petites que le poignet leur enfla de manière à cacher le fer qui l'enveloppait. Le procès fut enfin terminé le 14 Décembre. Pendant tout le temps qu'il dura, nous fûmes forcés de nous tenir toujours debout devant la Cour, car nous n'avions pas de siéges, ayant à supporter non seulement le poids de notre corps mais encore celui des dépositions des témoins de la Couronne. Alors on nous ramena dans la prison de Montréal où nous demeurâmes séquestrés des autres comme auparavant, dans l'attente du résultat de notre procès.

Enfin au bout de quelques jours vers sept heures du soir, les portes s'ouvrirent, on fit un appel

nominal, et notre sentence nous fut lue. A l'exception de deux sur douze nous étions tous **CONDAMNE'S A ETRE PENDUS.** Nous fûmes immédiatement renfermés séparément dans les cachots. Nous attendions d'un instant à l'autre l'ordre de nous préparer à monter sur l'échaffaud. En effet deux jours après Cardinal et Duquet deux de notre nombre reçurent l'ordre de se disposer à mourir le vendredi suivant, ce qui était de mauvais augure pour nous, car nous pensions que, pour quelque raison, il avait été décidé de nous faire mourir en petit nombre. Je laisse à Juger dans quelle situation nous nous trouvâmes : cependant le courage ne nous manqua pas. Deux jours après nous fûmes témoins de la scène déchirante à la quelle nous devions pourtant nous attendre. Nos deux malheureux compagnons Cardinal et Duquet liés en notre présence, furent trainés hors de la prison, la corde au cou, conduits par le bourreau....

Nous demeurâmes trente trois jours dans les cachots sans sortir ni jour ni nuit ; nous couchions sur le plancher n'ayant qu'une simple couverte pour lit et couverture, dans cette saison où le frimat tapissait tout l'intérieur de nos cellules.

Au bout de trente trois jours, après beaucoup d'instance de notre part, l'on nous permit d'ouvrir les portes de nos cellules six heures par jour, c'est-à-dire de dix à quatre ; plus tard, nous obtinmes quelques heures de plus. Tel est le traitement que nous éprouvâmes pendant nos dix-mois de prison, Dans cet interval, l'affreuse

scène de l'exécution de plusieurs d'entre nous fut répétée à diverses reprises. Ceux qui subirent leur procès après nous, furent aussi traités de la même manière.

Enfin le 25 Septembre, on nous avertit au nombre de cinquante huit, de nous tenir prêts à embarquer le lendemain à bord d'un bateau à vapeur pour descendre à Québec, et de là embarquer sur un bâtiment qui devait nous conduire à notre destination, sans nous dire pour combien de temps nous étions Exilés. Le 26 à quatre heures après-midi, nous fûmes enchainés deux à deux, au *Pied du Courant*, à bord du Bateau à Vapeur le *British America*, sous une forte escorte de cavalerie et d'infanterie. Dès que nous fûmes au large, on ôta nos chaînes. Nous arrivâmes à Québec vers onze heures du matin. L'on nous remit nos fers pour débarquer du Bateau à Vapeur, et monter sur le vaisseau de Sa Majesté le *Buffalo*.

Aussitôt que nous fûmes à bord, l'on nous déchaîna ; nous fûmes descendus sous le deuxième Pont du vaisseau, et là renfermés sous clef. Vers sept heures du soir les prisonniers du Haut-Canada, au nombre de quatre vingt trois, nous rejoignirent et furent logés avec nous. Nous étions alors cent quarante et un, confinés dans un appartement long de quarante cinq pieds environs, sur à peu près vingt cinq de large. Tout le centre était occupé par les Ecoutilles, les mats et les chaînes ; les côtés l'étaient par nos lits qui faisaient tout le tour de l'appartement sur une double rangée, ne laissant ainsi

qu'une petite allée bien étroite par laquelle nous passions pour aller sur le Pont, et dans l'Entre-Pont chercher nos ration s La lumière ne pénétrant dans ce cachot que par deux Ecoutilles encore étaient elles toutes grillées,

Le vingt huit à six heures du matin, nous levames l'ancre, et fûmes toués par un Bateau-à-Vapeur jusqu'à quelques lieues en bas de Québec. Le vent était favorable, on déferla les voiles, et nous descendîmes le Golfe à la faveur d'une brise *Sud-Ouest*. On nous avait divisés par compagnies de douze, et le règlement que nous devions observer pendant la traversée nous fut proclamé.

1er. Pour déjeuner l'on nous servait environ un demiard de bouillie d'avoine que l'on nous apportait dans un seau qui contenait la ration de douze ; le midi nous avions, un jour, un demiard de soupe aux pois, un quarteron de lard et environ quatre onces d ebiscuit ; l'autre jour la même quantité de biscuit, trois quarterons de bœuf salé, et à peu près six onces de *Pouding*, faite avec de la farine et un peu de suif ; le soir on nous servait un jour un demiard de thé seulement, et le lendemain un demiard de *Chocolat*. Telle fut notre ration tout le long du voyage ; ces rations nous étaient servies dans des séaux et nous n'avions qu'un plat de Fer Blanc, un couteau, une fourchette et une cuillère pour douze, plusieurs d'entre nous ne s'étaient pas munies de ces ustensiles, pensant en trouver à bord, furent alors contraints de déchirer avec leurs dents, leur viande qu'ils tenaient

d'une main et leur biscuit de l'autre, ou attendre les uns après les autres, pour se servir du couteau et de la fourchette. Quant aux cuillières nous réussîmes à coller des petits bouts de bois avec lesquels nous fîmes des cuillères ou palettes qui nous servirent à manger notre *soupane* (bouillie d'avoine). Nous n'avions par jour qu'une pinte d'eau chacun ; ration bien insuffisante pour étancher la soif brûlante que nous causaient nos vivres salés. On ne nous accordait la jouissance de demeurer sur le pont supérieur, que deux heures par jour : nous nous y rendions par sections de trente six à la fois pour éviter la confusion ; c'était le seul temps où nous pouvions respirer l'air pur et frais. Un tiers du Pont nous était accordé pour y prendre de l'exercice.

Le 30 Septembre, le vent continuait toujours à souffler avec violence du *Sud Ouest ;* nous filions grand train ; nous eumes en vue le Cap Gaspé, nous nous divertîmes pendant nos deux heures de récréation à regarder une quantité innombrable de *Poursils* qui entouraient le bâtiment. Ce sont de gros poissons de cinq à six pieds qui sautent hors de l'eau. Nous vîmes aussi deux bâtiments, à une petite distance de nous. Nous filâmes ainsi avec la même brise jusqu'au 2 Octobre que le vent souffla avec une impétuosité extraordinaire ; la mer était en courroux ; les flots s'élevaient à une hauteur prodigieuse. Bien que j'eusse souvent entendu parler de la mer, lu des relations de navigateurs, j'avoue que je fus étonné de voir les vagues si grosses, le vaisseau se balançait d'une

manière horrible. Nous qui n'étions pas attachés, nous ne pouvions nous tenir ni debout, ni assis ; nous nous heurtions sans cesse les uns les autres ; dans notre chambre noire ou nous étions ballottés de tribord à babord, sans pouvoir nous arrêter. Le mal de mer commença à se faire sentir. Les trois quarts d'entre nous tombèrent malades, et le nombre augmentait à chaque instant, tellement qu'il n'en resta que cinq à six qui ne furent point malades. Rien de plus pénible à voir que notre état dans cette circonstance : des viandes salées et du biscuit formèrent toutes nos douceurs : plusieurs d'entre nous furent jusqu'à quatre à cinq heures sans pouvoir souffrir sur leur estomac la plus minime quantité de cette nourriture, et tous tellement affaiblis, qu'à peine pouvions-nous nous tenir sur nos jambes. Pourtant il nous était défendu de nous coucher sous peine de sévère punition, car l'exercice est nécessaire à cette maladie ; mais comment pouvoir nous tenir debout lorsque le vaisseau était soulevé par les flots et couché sur un côté ou sur l'autre ?

Nous rencontrâmes un Brick Anglais appelé Queen Victoria sur lequel notre pilote embarqua pour remonter à Québec. Le vent continua à souffler avec la même impétuosité jusqu'au neuf Octobre : durant ce tems nous fûmes tous bien malades. Le vent commença donc à diminuer et nous dirigeâmes notre route Sud-Est. Nous étions alors sous les 55o 15' latitude nord. Nous vîmes en ce jour pour la première fois beaucoup de poissons *volants* s'envoler d'auprès du

vaisseau. Ce fait attira l'attention de plusieurs d'entre nous qui, jusqu'alors, avaient été incrédules sur l'existence de ces poissons. Ils ont de huit à douze pouces de long, et ne s'envolent que lorsqu'il vente, dirigeant toujours leur vol sur le vent; leur nombre augmentait à mesure que nous approchions de l'équateur car ils n'habitent que les régions tropicales. Depuis que nous étions embarqués, l'on nous faisait laver le pont de notre apppartement tous les jours et aussi blanchir pendant tout le temps que nous mîmes à passer d'untropique à l'autre. C'était pour conserver la salubrité de l'air parmi nous. Le 11 il fit beau temps. La chaleur des tropique commençait à se faire sentir et nous incommodait déjà. Nous courrions toujours au Sud-Est. Nous aperçumes un vaisseau Espagnol à l'Est, faisant route de ce côté.

Le 12 nous ne montâmes pas sur le pont. On nous occupa tout le jour à nous faire blanchir et laver notre appartement. Sur les cinq heures de l'après midi nous fûmes étonnés d'un bruit d'armes qui se faisait sur le pont et le va-et-vient des soldats et de l'équipage qui en un instant furent armés de fusils, de sabres et de pistolets. Nous ne pouvions nous expliquer cette manœuvre. Ensuite quelques officiers descendant avec des soldats armés nous font monter dans l'entrepont dans un espace d'environ vingt-cinq pieds quarrés, au nombre de cent quarante-un que nous étions. Là sans nous donner un mot d'explication, ils nous renfermèrent sous clef, et se faisant donner les clefs de nos coffres et valises,

ils allèrent dans notre appartement, ouvrirent nos coffres en partie avec nos clefs, en partie avec des instruments de fer qui en forcaient le couvercle ; ils fouillèrent toutes nos hardes, enlevèrent nos rasoirs, nos couteaux de poches, nos ciseaux et notre argent, chose dont nous nous étions un peu munis en partant : ils visitèrent nos lits, tous les coins et recoins qui pouvaient renfermer quelques instruments meurtriers. Enfin après des recherches aussi minutieuses qu'inutiles ils remontèrent vers nous ; et l'un des officiers 'appelé Niblett, secondé par plusieurs autres s'adressa à nous de la manière la plus grossière, et nous dit qu'ils avaient découvert le noir projet que nous avions formé de nous rendre maîtres de l'équipage et de nous diriger vers les côtes de l'Amérique : qu'ils avaient étouffé la conspiration à sa naissance et pris les mesures suffisantes pour prévenir nos mauvais desseins. Nous voulûmes nous justifier : nous voulûmes dire que jamais l'idée d'une révolte contre l'équipage n'avait occupé notre pensée ; que leurs sentiments ne pouvaient être fondés que sur de faux rapports : qu'ils en devaient être convaincus par leurs recherches dans notre appartement : on nous imposa silence en nous traitant de chiens, etc., ils nous firent descendre en bas et nous prescrivirent de nouveaux règlemens qui étaient sévères et dures. De ce jour il fallut se mettre au lit à huit heures précises et ne pas se lever avant six heures du matin : excepté en cas de besoin urgent ; et encore fallait il donner son nom à la sentinelle qui était à nos pieds de

distance en distance.—Il nous était tellement défendu de causer entre nous que la sentinelle avait ordre de tuer celui qui aurait dit une parole. Dès ce moment les officiers descendaient tous les soirs à huit heures et quart avec des lanternes, pour voir si nous étions bien tous à nos places et couchés. Tous les officiers me parurent extrêmement prévenus contre nous et manifestèrent beaucoup de crainte. L'on nous rétrécit beaucoup l'espace dont nous avions jusqu'alors joui sur le pont supérieur durant nos deux heures de récréation. On nous défendit d'aller sur le tillac à l'avenir, nous laissant à peu près vingt cinq pieds de long sur la moitié de la largeur du vaisseau pour nous délasser les jambes. Ils n'avaient pourtant aucun sujet de craindre puisqu'ils étaient aussi nombreux que nous tant soldats que matelots, et tous armés jusqu'au cuisinier qui portait sabre et pistolet, et nous étions toujours sous clef. Par la suite nous apprîmes qu'un nommée Tywell l'un des prisonniers du Haut-Canada avait répandu cette calomnie contre ses compagnons d'infortune, dans l'espoir d'en être récompensé par quelque faveur, ou le recouvrement même de sa liberté. Mais lorsqu'il vint à être connu de l'équipage comme un vil imposteur et un fourbe il n'en fut que plus détesté et maltraité par lui et par nous. Cependant on continua à user de la même sévérité envers nous jusqu'à ce que nous fussions débarqués.

Le 13 et 14, le vent soufflant avec violence nous faisait filer neuf nœux à l'heure et en bonne direction, car nous gouvernions pour doubler le

Cap de Bonne-Espérance.

Le 15 la brise était un peu diminuée et soufflait du Sud-Est contraire à notre direction. Le soleil était brûlant, et nous souffrions beaucoup de la chaleur dans l'entrepont où nous étions confinés.

Du 16 au 20, nous éprouvâmes un calme presque continuel. Dans cet interval un de nos compagnons prisonniers du Haut-Canada, appelé Priest, qui s'était embarqué malade mourut en partie du mauvais traitement qu'il avait reçu à bord et par le manque de douceurs si nécessaires à un malade. Il fut, comme d'usage, enveloppé dans un drap de toile auquel on attacha quatre boulets de canon, et jeté à la mer, en présence de trente six d'entre nous : durant cette opération tout l'équipage fut tenu sous les armes.

Du 21 au 23, nous passâmes le Tropique. Dans le cours de ces jours, j'eus la douleur de voir quelques uns de mes compagnons maltraité par un nommé Black qui, pour quelques méfaits avait été contraint de fuir du Canada et de prendre du service à bord pour ses frais de passage. On en avait fait notre surveillant et comme c'est l'ordinaire, il abusait de son autorité pour nous tourmenter, aussi bien que celui qne j'ai eu occasion de mentionner plus haut—Niblett. Bien que nous nous plaignîmes souvent, au Capitaine Wood qui commandait le vaisseau, des mauvais traitements que les subalternes, sans son ordre peut-être, nous faisaient éprouver, il fut toujours sourd a nos plaintes. Jamais même il ne venait nous voir, comme tout capitaine aurait dû faire, afin de

voir à ce qu'on nous rendit justice autant que des prisonniers ont droit d'en avoir: jugez maintenant quelle devait être notre position. Malgré tant de privations, j'eus le plaisir de voir tous mes compagnons se montrer supérieurs à toutcela, se conformer à toutes les circonstances avec courage en espérant des jours plus heureux.

Les 24, 25 et 26 nous eûmes un temps calme, sauf quelques légères brises qui venaient de temps en temps de l'Est. Nous longions alors les côtes de l'Afrique ; la mer était couverte de sauterelles et l'air en était rempli. La présence de ces insectes dont nous saisîmes un grand nombre à bord nous indiquait que nous n'étions pas bien éloignés de terre. Le soleil était brûlant : aucun air ne pénétrait dans l'entrepont où nous étions ; la chaleur y était étouffante, et devorés de soif nous n'avions qu'une pinte d'eau chacun pour l'éteindre. Que pourrait faire ce faible remède contre un feu qu'alimentait sans cesse nos vivres salées ? On nous distribua ces jours-ci des chemises de coton et des pantalons de toile que le gouvernement nous donnait. Mais comme nous n'étions pas forcés d'accepter ces habits, nous les rejetâmes en parti lorsque nous nous aperçûmes qu'ils étaient étampés ; c'était un mauvais augure pour nous. Il n'y eut que ceux qui étaient le moins fourni d'entre nous qui en conservirent.

Nous étions sous les 18° 15, latitude Nord. Du 27 au 30 le vent souffla avec violence. Nous vîmes des légions de poissons volants. Durant les jours du 30 et du 31 nous éprouvâmes plusieurs ouragans accompagnés de pluie d'éclairs

et de tonnerre, choses forts fréquentes sous les tropiques et aussi très dangereuses. Il arrive souvent dans ces parages que des vaisseaux sont dématés. Car les tempêtes y sont si subites et si violentes que quelquefois ils n'ont pas le temps de les prévenir. Les mâts sont alors emportés ou les voîles mises en lambeaux, et en dépit de toutes vos précautions, le vaisseau ne laisse pas d'être jeté sur le côté par la violence du vent. Mais heureusement que ces mauvais temps ne sont que de très courte durée.

La chaleur augmentait à mesure que nous approchions de l'Equateur et avec elle nos souffrances ; tellement qu'au matin, nos matelas qui étaient de l'épaisseur de trois doigts à peu près, étaient entièrement imbibés de notre sueur. Il nous fallait, pour comble de souffrances, nous mettre au lit à huit heures, et ne pas nous lever avant six heures du matin. Pendant le jour, la plupart de nous ne pouvait pas garder leur chemise, et nos pantalons étaient tout mouillés. Nous ne pouvions nous arrêter à aucune chose tant nous étions incommodés—car à la chaleur extrême de l'air de notre appartement, augmentée, encore par celle de nos corps et de notre haleine, se joignait la soif la plus ardente.

Du 31 Octobre au 5 Novembre nous éprouvâmes des calmes et des tempêtes passagères. Trois de mes compagnons furent bien malades pendant ces jours derniers au point que nous pensions qu'ils allaient mourir. Mais ils furent rétablis par du riz bouilli et du thé que leur procura le médecin du vaisseau. Nous rencontrâ-

mes une couple de vaisseaux qui faisaient route vers l'Angleterre.—Notre capitaine confia des lettres à l'un d'eux. Dans la nuit du 4 courant, il y eut une alarme à bord, causée par l'une des sentinelles qui prétendait avoir vu de la lumière dans le fond de notre chambre. Alors ils descendirent tout de suite, armés : et en visitant, ils s'apperçurent que c'était la lumiére d'une lampe d'une des écoutilles qui répandait cette lueur. Ils remontèrent honteux.

Le 5 Novembre, vû que le vent d'Est, Sud-Est continuait toujours à souffler contraire à notre direction, le Capitaine résolut de repasser l'Atlantique, et de longer les côtes de l'Amérique du Sud jusqu'à Rio Janeiro. Là il devait reprendre les vents Ouest et Sud-Ouest appelés vulgairement vents de commerce et en terme de science, vents alizés ou moussons—Ce sont des vents qui soufflent régulièrement entre les tropiques et à quelques dégrés au delà durant six mois d'un côté, et six mois de l'autre : c'est à dire de l'Ouest depuis Novembre jusqu'en Avril : et de l'Est depuis Avril jusqu'en Novembre. Nous eûmes deux vaisseaux en vue, un Portugais qui cinglait vers le Brézil, et auquel notre Capitaine parla, et l'autre Anglais. Nous nous trouvions sous le 2 °. latitude Nord.

Le 6 à neuf heures du matin le ciel se couvre de gros nuages. Un instant après une tempête affreuse éclate tout à coup qui dura environ deux heures. Nos matelots avaient eu le temps d'abattre les voiles ; mais cela n'empêcha pas le vaisseau d'être tourmenté. Quelques uns des

officiers nous demandèrent si nous craignions ; nous répondîmes que non : quoique plusieurs de nous tremblassent d'effroi. La tempête cessa bientôt.

Le 7 il fit une chaleur excessive. Durant la nuit dernière il soufflait une légère brise. La mer était calme, vers huit heures du matin ; nous passâmes sous la ligne Equinoxiale ; et nous nous trouvâmes dans l'autre hémisphère. Ce jour fut un jour de fête pour notre équipage comme c'est l'ordinaire sur tous les vaisseaux lorsqu'ils font ce passage. Nous cotoyions ainsi les côtes de l'Amérique du Sud. La chaleur était toujours grande.—Nous ne pûmes nous tenir sur le pont pendant nos deux heures de délassement ; car nous n'avions aucune ombre pour nous garantir d'un soleil brûlant. Le brai coulait de tout côté. Nous eûmes de forts orages accompagnés de tonnerre et d'éclairs. La brise n'était que momentanée et le calme plat succédait. Sur le pont du vaisseau se trouvaient des chaloupes où étaient renfermés des porcs et des moutons tout couverts de fumier.—Après les orages où la pluie tombait ordinairement par torrents, il s'amassait souvent jusqu'à huit à dix pouces d'eau dans ces chaloupes. Eh bien, les matelots s'empressaient de remplir des bouteilles de cette eau si imprégnée du fumier qu'elle en était rousse, et nous les vendaient, quelques fois nous donnions une chemise ou un pantalon pour une de ces bouteilles ; et telle était la violence de notre soif que l'eau nous en paraissait comme du miel.—Dans l'entrepont nous nous collions le

long des grilles des écoutilles pour pouvoir respirer un peu de bon air.

Le 15 pendant que j'étais sur le pont ils passa près de nous, une mâture de bâtiment, qui nous annoncait probablement le malheur de quelques naufragés dans les environs. Mais comme la brise était bonne, l'on ne crut pas devoir faire aucune recherche.

Le 16 la brise était forte. Nous apperçumes, à une moyenne distance, l'Isle *Fernandez*. Elle est d'un singulier aspect, De hauts pics s'élèvent jusqu'aux nues en forme de colonnes. Ce fut un objet frappant pour nous qui n'avions pas vu la terre depuis notre sortie du Golfe St. Laurent : au reste il en est ainsi pour tous ceux qui sont sur mer. Nous ne pûmes nous empêcher de faire quelques réflexions sur notre sort. Nous nous éloignions avec rapidité de notre pays natal, sans espoir de le revoir jamais, et sur le vaste océan nous subissions les décrêts de la Providence. Des milliers de milles nous séparaient de notre beau Canada, de nos familles, de nos amis, de tout ce qui nous était cher.

Du 17 au 20 le vent fut modéré, nous dirigions toujours notre course sur les côtes du Brézil. Nous faisions trois milles à l'heure.

Le 22 la nuit fut orageuse. La brise passablement forte et favorable. Les matelots prirent un requin de 8p. de long. Ces poissons voraces sont souvent vus en mer auprès des vaisseaux pour se saisir de tous les objets qui sont jetés à la mer. Ils lui trouvèrent dans le ventre jusqu'à des bouts de fer, un soulier et un os d'épaule de bœuf.

Le 23 nous eûmes une forte brise Nord-Ouest qui dura jusqu'au vingt-six. Le ciel était couvert de gros nuages. Nous étions sous les 20 °. latitude Sud.

Le 27 fut calme toute la journée. Comme il était décidé que nous devions arrêter à Rio-Janiero, nous fîmes demander au Capitaine la permission d'acheter du sucre et des fruits à même l'argent qu'on nous avait enlevé par son ordre.— Car dans la situation où nous étions nous soupirions beaucoup après des fruits ainsi qu'après toute chose raffraichissante. Le capitaine nous fit annoncer que nous pouvions acheter ces choses ; que nous n'avions qu'à faire un mémoire de tout ce que nous voulions et qu'il nous le procurerait ; cette nouvelle nous causa une grande joie.

Le 28 à dix heures du matin on aperçut les les côtes du Brézil qui sont fort élevées. La vue de la terre nous fit éprouver une vive sensation de plaisir ; bien que nous ne pussions rien espérer pour notre liberté. Mais ce mot de *Terre* changé depuis si longtemps en celui de mer, nous rappela de doux souvenirs du pays. La joie que l'on ressent dans ces circonstances est inexprimable. Le lendemain a six heures du soir nous arrivâmes à l'entrée de la Baie de Rio mais comme le vent était contraire, nous fûmes obligés de tenir le large jusqu'au lendemain ; et le 30 à dix heures du matin, à l'aide d'une faible brise, nous entrâmes et mouillâmes devant la ville auprès de quelques frégates Anglaises qui se trouvaient dans le Port. Plusieurs officiers

anglais vinrent à notre bord faire visite au Capitaine, ils vinrent aussi nous voir. Un grand nombre de chaloupes chargées de fruits de toute espèce, se rendirent le long du bord. Nous en achetâmes nous mêmes à grand marché. Tout le temps que nous fûmes dans le Port, on nous servit au lieu de viande salée, des viandes fraîches et des végétaux, cette nourriture nous parut excellente, mais elle eut encore été meilleure si la quantité en eut été plus grande. Durant le temps que nous fûmes à *Rio*, nous pûmes, de dessus le pont du vaisseau, contempler la ville et les environs ainsi que la vaste Baie au fond de laquelle est bâtie la ville. Deux superbes forteresses commandent l'entrée de cette Baie qui est à perte de vue et presque toujours remplie de vaisseaux,

La ville est bâtie au pied de hautes montagnes qui l'environnent. Elle porte un caractère d'antiquité. Nous pûmes découvrir de superbes Edifices, entr'autres des Eglises Catholiques car le Catholicisme domine dans cet Empire, où la population est Portugaise.

Les maisons n'ont point de cheminées, car le climat sous les tropiques dispense d'entretenir du feu dans les maisons. La cuisine se fait en plein air dans les fourneaux.

Durant le temps que nous fûmes à Rio il fit une chaleur excessive, mais le plaisir de voir tant d'objets nouveaux nous fit trouver nos peines supportables.

Le 2 Décembre, fut célébré l'anniversaire du Couronnement de l'Empereur de Brézil: il était

âgé de quatorze ans. Le Canon des forteresses et de tous les vaisseaux de Guerre, qui se trouvaient dans le Port, ne cessa de retentir tout le jour. Les vaisseaux étaient tout pavoisés. Le soir il eut illumination dans la ville et grand nombre de Feux d'Artifice.

Enfin le 5 Décembre à six heures du matin nous levâmes l'*ancre* et mîmes en *mer* dans la direction du *Cap de Bonne Espérance*. Nous étions favorisés par une bonne brise de l'Ouest qui nous faisait faire sept à huit *milles* à l'heure la chaleur qui était si grande à Rio commençait à diminuer à mesure que nous nous éloignions de l'Equateur. Cette même brise nous conduisit jusqu'au 16 ; pendant ce temps on nous servit le sucre et les fruits qu'on nous avait achetés à Rio, ce qui servit beaucoup a rétablir notre santé qui était considérablement alterée tant par le mal de mer que par la mauvaise nourriture que nous recevions.

Le 17 il faisait un vent violent *Sud Quart Est*. Le ciel était couvert de gros nuages. La fraicheur commençait à se faire sentir, plusieurs même furent contraints de mettre des Habits d'Hiver

Dans le courant de la journée il faillit arriver un accident grave. Une des sentinelles qui montait la garde dans notre appartement avec un pistolet à la main, soit par hasard ou autrement l'accrocha, en se tournant à l'un des barreaux de la Grille de l'Ecoutille. Le coup partit au milieu de nous et la balle passant entre les jambes d'un des prisonniers du Haut Canada,

s'alla loger dans une croisée qui se trouvait derrière nous. La sentinelle en fut quitte pour quelques questions de ses supérieurs......

Du 18 au 27 temps calme. Parmi ces jours derniers nous eûmes à passer le jour de NOEL, qui nous causa autant de tristesse et de mélancolie qu'il nous causait de plaisir lorsque nous étions au milieu de nos parents et amis—Nous n'avions pas encore perdu le souvenir de ce beau temps passé.

Le 28 nous arrivâmes en parallelle avec le *Cap de Bonne Espérance* par un vent d'Ouest qui soufflait avec une force terrible. La mer était tellement agitée le vaisseau si balloté qu'il nous était impossible de rester debout ou assis sans nous cramponner à quelqu'objet. Jamais nous n'avions vu la mer si furieuse. L'on aurait juré qu'à chaque instant la vaisseau aurait coulé à fond ; les flots le battaient si fort qu'il semblait se heurter contre un rocher, la mer était toute blanche et faisait un mugissement affreux, elle soulevait ses vagues à une hauteur effrayante. Ce vent dura jusqu'au 31 Décembre. Pendant ces derniers jours nous doublâmes le Cap où nous devions arrêter, si le vent l'eut permis. Mais comme l'endroit est de difficile accès, on résolut de passer outre ; pour nous, nous n'en étions pas fâchés ; nous avions tant hâte d'être délivrés des fatigues et de tous les autres inconvénients que nous endurions à bord que nous désirions ardemment d'être dans la terre de notre Exil, pensant qu'il était impossible d'être plus malheureux là qu'à bord,

1er. Janvier 1840. Grâce au vent d'*Ouest* qui nous poussait nous étions déjà bien avancés dans la mer des Indes depuis que nous avions doublé le Cap de Bonne Espérance. Ce fut encore un jour de tristesse pour nous. Que de réflexions ne fait-on pas dans ces moments! Vos parents, vos amis, vos plaisirs, tout se retrace à votre imagination et vous plonge dans un ennui, une tristesse qu'il faut éprouver pour les comprendre : ce qui ne contribuait pas peu à nous désespérer c'était de songer que tout était perdu pour toujours.......

Du 2 au 5 le vent souffla avec moins de violence ; pendant deux jours nous eûmes en vue un bâtiment qui faisait même route que nous.

Le 6 il plut toute la journée. A deux heures P. M. il souffla une bourasque qui nous faisait faire dix milles à l'heure en bonne direction.

Du 7 au 11, le vent fut toujours favorable à l'exception d'une journée. Nous eûmes tous un rhume fatiguant causé par l'humidité, et le froid qui se faisait déjà sentir.

Le 12 fut calme toute la journée. C'était la première journée de calme que nous eussions éprouvée dans la mer des Indes.

Du 13 au 14 le vent fut modéré. J'ai oublié plus haut de marquer que depuis notre embarquement, il nous était distribué, tous les quinze jours du *Tabac* et des *Pipes*, dont on nous permettait de faire usage durant nos deux heures de récréation sur le Pont. On nous dit que ce Tabac et ces Pipes avaient été mis à bord par des citoyens de Montréal, pour l'usage des Prison-

niers. Les autorités du vaisseau avec notre consentement en distribuèrent aussi à nos co-prisonniers du Haut-Canada.

Le 15 par un beau temps et une brise fraîche nous passâmes en vue de l'Isle St. Paul située au milieu de la mer des Indes. Elle ne nous parut être qu'une montagne. Elle n'est que d'une bien petite étendue et n'est pas habitée. On nous dit qu'elle possède deux sources ; l'une dont l'eau est froide et saine—l'autre dont l'eau est bouillante. Nous reconnûmes que nous approchions de quelque terre par une multitude d'oiseaux aquatiques de toute grandeur qui vinrent voltiger autour du vaisseau.

Le 16 le vent toujours favorable était bien diminué—le 17 il tomba presqu'entièrement.

Le 18 le temps était beau, nous eûmes le plaisir de voir les matelots et les soldats prendre à la ligne de gros oiseaux appelés *Albâtros*, bien nombreux dans la mer des Indes et dans la Pacifique. Ils en prirent qui avaient de dix à dix sept pieds d'envergure, c'est-à-dire d'une pointe de l'aile à l'autre lorsqu'elles sont déployées. Voici la manière dont ils les prennent. Ils jettent une ligne de grosseur ordinaire avec un hameçon appâté de viande. L'appât traine derrière le vaisseau en flottant à la surface ; quelquefois ils y mettent un morceau de liége pour l'empêcher de caler. Aussitôt que les oiseaux appercoivent l'appât, il se précipitent dessus par douzaines et le saisissent, mais se trouvent pris par le bec. Ils se laissent tirer sans faire de résistance, au contraire ils s'aident de leurs aîles,

pour obéir à la main qui les tire ; car plus ils opposeraient de résistance plus ils souffriraient ; et chose assez singulière, c'est qu'aussitôt qu'ils sont sur le vaisseau, on peut les laisser se promener libres sur le pont du vaisseau sans qu'ils fassent aucune tentative pour s'envoler. La chair n'est pas bien bonne à manger ; elle goûte un peu le poisson.

Du 19 au 31 nous eûmes des vents variables, et de la pluie de temps en temps. Nous vîmes aussi beaucoup de baleines autour du vaisseau. Notre courage se ranimait à mesure que nous approchions de notre destination.

Le 1er. Février jusqu'au 5 nous eûmes de gros vents Sud-Ouest. La mer tombait par énormes volumes sur le bâtiment. Nous rencontrâmes un Baleinier-Américain qui faisait la pêche à la baleine. Nous vîmes aussi des légions de *Poursils* autour du vaisseau.

Le 6 et 7, il fit un fort vent d'Ouest accompagné de pluie. Nous nous attendions de voir les Côtes de Van Diémen bien prochainement.

Le 8, gros vent et temps couvert. Dans l'après-midi, nous découvrîmes la terre désirée de Van Diémen, qui était la place ou nous devions débarquer nos compagnons d'infortune du Haut-Canada. Nous longeâmes les Côtes Sud de cette Ile, afin de rentrer dans la Rivière Derwent, au fond de laquelle est bâtie Hobart-Town où nous devions arrêter.

Le 9 le vent venait de l'Ouest et soufflait avec impétuosité. Il se trouvait contraire à notre

route pour entrer dans la rivière. Vers midi le vent tourna un peu ; de manière que nous longeâmes la côte avec assez d'aisance. A huit heures du soir nous nous trouvions assez près de terre pour pouvoir distinguer la lumière des chandelles, et les feux des habitans de la Côte. Le vent tomba tout à coup, et dans le courant de la nuit, s'éleva du côté de terre avec violence. Nous fûmes poussés au large et tellement que le lendemain nous ne voyions plus la terre.-Nous fûmes tant contrariés par les vents que nous fûmes à louvoyer jusqu'au douze, sans pouvoir parvenir à l'embouchure de la rivière. Ce ne fut que dans l'après-midi de ce jour,que le vent ayant un peu changé, nous entrâmes avec aisance dans la rivière ; et vers les quatre heures de l'après-midi nous mouillions devant Hobart-Town, principale ville de Van-Diémen. Nous fûmes ainsi jusqu'au quinze sans avoir de nouvelles.—Durant ce temps, du Port où nous étions, nous pûmes contempler la ville et les environs. Enfin le quinze, les prisonniers du Haut-Canada, reçurent notice de se tenir prêts à débarquer le lendemain. Et en effet le jour suivant à cinq heures du matin, ils débarquèrent pour s'en aller à terre sans autre escorte que les hommes qui avaient été envoyés pour conduire les berges. Nous apprîmes qu'ils avaient été à deux milles de la ville. Ils partirent tous bien courageux pour se rendre à leur établissement pénal.—

Le 16 et 17 nous montâmes sur le pont comme à l'ordinaire. Nous contemplâmes la ville du mieux que nous pûmes.—Elle nous parut un

peu champêtre : une haute montagne en borne toute l'arrière partie. Ses édifices nous parurent assez beaux et la campagne sur les bords de la Rivière Derwent belle et planche.--L'on remarquait des champs fort bien cultivés. Le Port est très spacieux, et il y vient beaucoup de vaisseaux étrangers, principalement des Baleiniers-Américains et Français qui arrètent pour faire des provisions.

Le 18, nous apprîmes que les prisonniers du Haut-Canada étaient condamnés pour la vie : qu'ils ne devaient travailler pour le gouvernement que pendant un certain temps et après cela être libres dans l'Isle : que chacun d'eux, durant le temps de leur esclavage, était obligé d'exercer son métier au bénéfice du gouvernement.

Le 19 à six heures du matin on lève l'ancre et à la faveur d'une faible brise nous sortons de la Baie. Vers onze heures, lorsque nous étions en mer un fort vent sud s'éleva, accompagné d'une grosse pluie. Nous courrions en bonne direction pour Sydney.—On fit force de voile et une bonne route cette journée là.

Du 20 au 24 le vent souffla avec la même violence.—L'on eut dit que la Providence avait à cœur de hâter notre arrivée. Nous parlions déjà en effet d'arriver sous peu de jours. Nous vîmes un bâtiment qui faisait voile à l'Ouest. Le 24 nous découvrîmes assez clairement, les côtes de la Nouvelle Hollande, toujours favorisés par un bon vent Sud ; car nous avions à nous diriger vers le nord depuis notre sortie de la rivière

Derwent. A cinq heures nous vîmes un bâtiment Anglais venant de Londres et dont le Capitaine et le Second était morts durant la traversée. Le cuisinier avait été soupçonné de les avoir empoisonnés ; et avait eu son procès à Hobart-Town où ils avaient relâché. Un bosseman avait été contraint de prendre le commandement du vaisseau qui était chargé d'émigrés pour la Nouvelle-Galles.

Le 25 au matin nous vîmes encore la Côte qui nous parût être bordée de hautes montagnes. Mais nous ne la vîmes pas longtemps : le temps s'obscurcit et il tomba comme une brûme épaisse qui empêchait de voir. L'équipage craignait même pour le vaisseau. Car nous étions près de terre, nous pouvions rencontrer quelques écueils ; ils gagnèrent le large. Vers dix heures le tems s'éclaircit et nous découvrîmes de nouveau la terre. La côte nous parut encore très escarpée ; et la mer venant s'y briser, l'eau rejaillissait à plus de cinquante pieds en l'air. Vers midi nous apperçûmes un Phare sur un point dominant du rivage—en même temps il vint un pilote à bord, et nous entrâmes heureusement dans le Port Jackson et allâmes mouiller devant Sydney. Ainsi nous arrivâmes tous sains et saufs à notre lieu d'exil après une traversée de cinq mois. Il est étonnant de voir qu'un aussi long et dangereux voyage se soit fait sans accident, ni même sans que nous ayons éprouvé de mauvais temps qui auraient pu nous mettre en danger. L'équipage lui-même ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement.—Bien que

nous sachions que notre nouvelle situation ne devait pas être agréable, nous éprouvions pourtant beaucoup de joie en songeant que nous étions enfin rendus à notre destination. Il faut passer cinq longs mois en mer pour connaitre combien il est doux de mettre le pied à terre et d'être délivré de la gêne du vaisseau !

Le 26 et 27 nous montâmes sur le Pont comme à l'ordinaire, nous regardâmes avec horreur cette terre que nous désirions avec tant d'ardeur quelques jours avant. De dessus le Pont nous voyions des misérables attelés sur des charrettes, occupés à traîner de la pierre pour quelques Edifices Publiques ; d'autres en arrachaient ; cette vue nous fit faire de tristes réflexions, car nous pensions que sous peu de jours, nous serions employés comme eux. On nous dit que le 29 nous débarquerions. Le 27 nous reçûmes la visite de l'Evêque Catholique et d'un Prêtre. Ces révérends messieurs avaient appris qu'un tel vaisseau venant du Canada, avait à son bord, un certain nombre de prisonniers Canadiens Français, tous Catholiques ; et pensant que leur visite nous serait agréable, ils vinrent nous voir. L'Evêque était Anglais et son Secrétaire Irlandais, tous deux parlaient le français. Ils nous firent plusieurs questions : s'informèrent de l'état de notre santé, et des particularités de notre voyage etc.,—nous entretînrent durant une heure et demie environ, nous parlant toujours avec le plus grand respect, nous dirent qu'ils verraient à ce qu'on ne mît aucun obstacle à l'exercice de notre religion et terminèrent leur bien-

veillante visite par une prière qu'ils firent parmi nous. L'Evêque nous donna sa bénédiction et se retira en nous disant qu'il reviendrait le lendemain. Cette visite inattendue nous causa beaucoup de joie et nous consola un peu.

Le 28, Monseigneur revint nous voir avec son Secrétaire et un autre Prêtre. Nous fûmes sensiblement étonnés de l'intérêt de ces Révérends Messrs. à notre infortune, de voir qu'ils ne comptaient pour rien la difficulté et le désagrément de monter et de descendre au moyen des échelles du bord et de venir nous trouver sous le deuxième Pont, lieu obscur et mal-commode, pour nous donner des consolations. Messire Brady (c'était le nom du Secrétaire) nous fit un petit sermon sur le malheur de notre sort: après quoi Monseigneur Polding (ainsi se nommait l'Evêque) fit la prière; et demanda si quelqu'un désirait se confesser. Nous répondimes qu'oui. Ils en confessèrent une partie, et ayant des occupations qui les appelaient ailleurs, ils nous quittèrent en nous disant qu'ils reviendraient le lendemain confesser le reste, et donner à communier à ceux qui seraient disposés, que nous n'avions qu'a dresser une place convenable pour dire la Messe. Ils nous apprirent aussi ce jour là que le gouverneur Sir George Gipp était sur l'indécis de savoir s'il nous laisserait débarquer à Sidney, ou s'il ne nous assignerait pas un autre lieu. Rendus si loin et fatigués d'un si long voyage, nous fûmes fort contristés de cette nouvelle.

Le 29 à huit heures du matin, Monseigneur et

son Secrétaire conformément à leur promesse, vinrent confesser ceux qu'ils n'avaient pu entendre la veille ; et à dix heures, Monseigneur dit, dans le fond de cale, ou nous étions logés, une messe-basse, sur un autel construit avec nos coffres, par ceux d'entre nous qui s'entendaient le mieux à cet objet : un certain nombre d'images que nous avions jointes à des articles apportés par les Révérends Messieurs, rendaient cet autel décent ; Dieu l'a sans doute aussi trouvé tel, car c'était là l'ouvrage de la ferveur la plus ardente. A la fin de la messe, monseigneur fit de longues prières ; et son secrétaire finit cette simple et bien touchante cérémonie par un sermon de circonstance. Nous fûmes tous édifiés et émus de voir ces respectables messieurs pousser leur zèle pour la religion, et leur charité aussi loin : principalement de voir l'Evêque venir se trainer pendant trois jours de suite dans le fond de cale d'un bâtiment pour nous rappeler à Jésus Christ et pour nous consoler dans nos peines.

Le 1er. Mars, en conséquence des nouvelles que nous avions apprises que Son Excellence était sur l'indécis savoir s'il nous ferait débarquer à Sydney, où s'il ne nous expédierait pas dans une autre colonie, nous rédigeâmes une adresse à Messire Brady, signée par nous tous, afin qu'il priât Monseigneur d'intercéder pour nous auprès de Son Excellence, et lui manifester le désir que nous avions de passer le temps de notre exil dans cette Colonie ; que les fatigues d'un long voyage jointes à celle d'un long empri-

sonnement à Montréal, nous avaient extrêmement harassés ; que beaucoup d'entre nous étaient âgés et malades et que notre vœu le plus ardent était de nous fixer en ce lieu. Cette adresse fut mise entre les mains du Médecin du vaisseau qui la fit parvenir à sa destination. Nous reçûmes ce jour là, la visite de plusieurs gentilshommes, qui trouvèrent que nous nous tenions bien proprement et que nous avions tous de bonnes physionomies ; chose assez remarquable chez des rebelles.

Du 2 au 3 nous n'apprîmes rien de positif sur notre sort, seulement, que la question de savoir si nous devions nous fixer à Sydney ou aller plus loin, avait excité beaucoup de division dans le conseil. Nous sûmes encore que le pays était riche que les fruits y poussaient en abondance.

Le 4 il ne se passa rien de remarquable. Le temps était bien chaud ; les pieds nous brûlaient sur le pont du vaisseau. Les cousins ou maringouins nous tourmentaient beaucoup ; ils pénétraient même jusque dans l'entrepont où nous étions.

Le 5 un sergent vint nous avertir que nous devions être passés en revue à deux heures après-midi, et de nous préparer en conséquence. Effectivement vers trois heures, trois personnes vinrent à bord, et aussitôt nous fûmes tous appelés sur le pont étant successivement désignés par nos noms. Il nous demandèrent notre âge, le lieu de notre naissance, notre état, si nous étions mariés, si nous savions lire et écrire, etc.

Le 6 à dix-heures l'on nous fit tous monter sur le pont ; et nous fûmes toisés de la tête aux pieds. L'on prit de nous la description la plus détaillée. Nos traits, la couleur de nos cheveux, de nos yeux, les dents qui nous manquaient, toutes les marques que nous avions dans la figure sur les mains et sur les jambes, rien ne fut omis. Nous ne sûmes pas quand nous devions débarquer.

Le 7 nous reçûmes la réponse de l'adresse que nous avions faite à Messire Brady pour être transmise à l'Evêque ; en voici une copie.

" Windsor, 6 Mars 1840.

" Messieurs et bien aimés en N. S. J. C.

" Je m'empresse de répondre à votre
" lettre : je crains qu'elle soit arrivée un peu
" tard. Je viens de la recevoir aujourd'hui le
" six, je vais la communiquer à Monseigneur,
" avec prière d'exercer son influence auprès
" du Gouverneur pourqu'il puisse prendre en
" considération votre position malheureuse. Je
" prie toujours le Seigneur de vous accorder
" de la patience et du courage et un lieu de re-
" pos après votre long et pénible voyage et sur-
" tout un endroit où il vous sera facile de rem-
" plir les devoirs de notre sainte religion : que la
" grâce de notre Seigneur soit avec vous tous,
" croyez-moi pour la vie. "

Votre bien affect. serviteur,

(Signé) L'ABBE' BRADY.

MISSIONNAIRE.

Le 8 et 9 se passèrent ainsi sans que nous aprîmes rien au sujet de notre débarquement. Nous étions dans une ignorance complète sur ce qu'on allait faire de nous, c'était un sujet de conjectures pour nous.

Le 10 à quatre heures du soir un sergent vint nous avertir de nous préparer à débarquer le lendemain. Cette nouvelle nous causa beaucoup de joie. La longue anxiété dont nous avions été tourmentés au sujet de notre sort, était enfin dissipée.

Le 11 après nous avoir fait ployer nos lits qui devaient nous servir dans l'établissement où nous allions, l'on nous fit embarquer avec nos coffres et nos valises, à bord d'un grand bâteau et nous fûmes conduits à huit milles de Sydney à un établissement pénal appelé Longbottom. Vers onze heures du matin, nous mîmes pied à terre. Des soldats qui avaient en charge cet établissement, vinrent nous recevoir, et nous conduisirent à une distance d'environ un mille du rivage où nous arrivâmes, à une espèce de caserne ou prison, qui formait un quarré : il y avait plusieurs petits bâtiments détachés, tel qu'une cuisine, hangard etc. De suite après notre arrivée, un sergent qui avait le commandement du peloton de soldats qui étaient stationnés là, ainsi que de ceux qui nous avaient amenés, nous fit tous mettre en rang et commença à nous prescrire les limites de cet établissement de la manière la plus grossière ainsi que les règlemens que nous avions à suivre. Il nous dit que si nous franchissions les bornes prescrites,

nous serions sujets à cinquante coups de fouet, et qu'il nous était défendu, sous peine de punition sévère, de parcourir l'intérieur de l'établissement sans permission, que pour négligence de nos travaux, nous serions aussi puni du fouet ; pour désobéissance ou manque de respect à nos supérieur ou encore pour diverses autres infractions de peu de conséquence, nous serions punis avec rigueur. Si le lecteur arrête un instant son attention sur les termes de cette harangue, et s'il considère surtout la véhémence arrogante avec laquelle elle fût prononcée, il se fera une idée de la perspective que nous offrait notre avenir. Le soir vers cinq heures, nous fûmes tous appelés et après avoir été contés, nous fûmes conduits dans des espèces de prison et là renfermés sous clef jusqu'au lendemain. Nous avions à nous coucher de bonne heure et sur nos canapés qui n'avaient plus que la couverture. Le silence durant la veillée comme pendant la nuit était de rigueur. Le matin à six heures on nous ouvrit les portes et nous sortîmes pour aller prendre notre déjeuné. Il consistait en un potage épais fait avec une demie livre de farine de maîs ou blé d'Inde et d'un once de sucre. Le midi nous avions une livre de pain faite avec la dernière qualité de farine, et une livre de viande, soit bœuf ou mouton et voilà tout ; excepté pourtant les charretiers, les mécaniciens et les conducteurs qui recevaient une petite addition de thé et de sucre. Jamais nous n'avions rien pour souper. Après avoir travaillé tout le jour, on nous renfermait épuisés de

faim et de fatigues vers cinq heures et demie ou six heures du soir.

La seconde journée après notre arrivée, nous avons obtenu la permission de laver l'appartement ou nous devions coucher. Jusqu'à notre arrivée, il avait été occupé par quelques centaines de prisonniers qui avaient été envoyés ailleurs pour nous faire place. Mais malheureusement pour nous, ils n'avaient pas emporté avec eux toutes leurs saletés et leur vermîne, et leur gîte devenu le notre, était d'une dégoûtante mal propreté. Dans le courant de la même journée, ils nous firent tous assembler, et nous dirent que les hardes que nous avions sur nous, allaient être étampés, et qu'il nous serait permis de porter ces mêmes hardes jusqu'au 1er Mai, jour auquel le gouvernement distribuerait des hardes aux prisonniers, hardes qui consistent en un gilet et pantalon de gros drap gris, une chemise de coton, une paire de souliers et un cap gris, le tout étampé avec de grosses lettres, cet habillement est pour six mois et la saison de l'hiver. En Novembre nous en reçumes une autre de toile qui était pour l'été. Car c'est en ce mois que commencent les grandes chaleurs de l'année. Il nous fallut se soumettre à cette opération humiliante ; et toute nos valises et nos coffres avec leur contenu furent déposés dans les magasins du gouvernement pour nous être remis quand nous obtiendrions notre liberté. La troisième journée, ils nous conduisirent tous à l'ouvrage. Les uns cassaient de la pierre, d'autres la chariaient dans les chemins avec des

bœufs attelés sur des charrettes, une partie de nous était enfin employée à réparer les routes publiques. Chaque division d'homme était conduit par un soldat. Cette Surintendance-Militaire dura environ un mois, espace de temps où nous travaillâmes très fort, étant mal nourris, mal couchés, sous clef tous les soirs et privés de toute communication avec qui que ce fut.

Au bout d'un mois a peu près, il survint un changement dans notre établissement. Le gouverneur retira les soldats qui nous surveillaient, et les remplaça par un individu seul chargé de notre conduite. Ce particulier choisit entre nous ceux qu'ils croyaient les plus propres à remplir la charge de conducteurs parmi nos compatriotes, et assigna à chacun son ouvrage respectif; ainsi nous fûmes conduits par nous mêmes, mais il nous était encore difficile de nous procurer du bon temps; car tous les jours il venait des inspecteurs visiter notre ouvrage,et ils savaient bien en faire la remarque s'ils croyaient que nous n'avions pas beaucoup travaillé, ils auraient pu faire quelques rapports contre nous dont nous aurions souffert par la suite : tellement qu'il fallut être assidu à notre ouvrage durant tout le temps que nous avons été tenus au travaux forcés.

J'eus l'avantage d'être un des conducteurs et j'ai été heureux de pouvoir procurer, autant que les circonstances pouvaient le permettre, quelqu'adoucissements aux fatigues des personnes dont la conduite m'était confiée ; et tous ceux qui partageaient mes fonctions en firent autant.

Nous avions quelqu'avantage là-dessus par la circonstance que voici. C'est que nous etions seuls dans cet établissement et surtout que notre surintendant qui avait toujours été lieu-tenant dans l'armée, n'était pas bon juge en fait d'ouvrage ; et nous pouvions quelquefois lui en faire passer. Que l'on ne croit pas que cet avantage provenait plutôt de sa bonne foi ou de son humanité, que de son ignorance. Car, il faut le dire, c'était un vrai tyran, un homme sans caractère, et abusant de son pouvoir pour nous maltraiter toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion ; il ne venait nous voir que pour le plaisir de nous quereller : et voilà tout et nous pouvons déclarer que si nous n'avons pas été punis, cela est dû à notre bon comportement, à notre patience et à notre constance à supporter avec énergie beaucoup de mauvais traitements que nous souffrions journellement, et non pas à l'humanité de notre despotique surintendant dont le nom était Henry Clinton Badly. Encore plusieurs d'entre nous, malgré toutes les précautions prises pour mériter son ressentiment, furent punis du cachot et journellement tourmentés, chicanés de la manière la plus pénible et de la manière la plus grossière, sans aucun égard à l'âge qui était insulté par d'indignes menaces. Cet homme si heureusement nommé Baddly, avait été revêtu d'un pouvoir illimité sur nous par le gouverneur. En vain nous exhalèrent nos plaintes : elles ne furent pas entendues. Nous fimes aussi application pour avoir un surplus dans nos rations ; exposant qu'il nous était impossible de résister à un tra-

vail aussi dur que le nôtre sans une amélioration dans notre chétive nourriture etc.—La réponse des autorités fut que c'était la ration allouée aux prisonniers et que nous avions à nous en contenter. Enfin nous fûmes tenus tels que les forçats les plus criminels, à faire les mêmes travaux qu'eux, porter le même costume qu'eux, enfin sujets aux mêmes punitions. Après huit à neuf mois d'une vie si misérable, Son Excellence, Sir George Gipp, arrêta pour s'informer de nous. Par un heureux hazard notre surintendant était bien disposé et fit de nous un rapport favorable. Nous en profitâmes pour le prier de demander à Son Excellence la permission de différer un peu le moment de notre réclusion après les travaux de la journée. Il nous accorda une heure de plus. Peu de temps après cet événement, nôtre surintendant pensa à tourner nos services à son profit plutôt qu'à celui du gouvernement; et en conséquence il nous employa le plus souvent à travailler pour lui-même au préjudice du gouvernement et retirait tout le fruit de nos travaux. Mais, comme on le prévoit bien, nous n'y perdîmes pas ; il fallut nous porter au silence sur cette fraude par de petits privilèges. Quant à nous, il nous importait peu de travailler pour le gouvernement ou qui que ce fut, n'étant responsables que de l'obéissance à notre surintendant et ne pouvant apporter quelqu'adoucissement à notre situation qu'à force d'entrer dans ses intérêts et de flatter ses inclinations. Rien n'est plus naturel, qu'un prisonnier cherche à améliorer son sort ; surtout quand le gouvernement

seul doit en souffrir. En récompense donc de nos travaux pour notre surintendant et de notre discrétion, il prolongea encore l'heure de notre réclusion. Il nous permit encore d'employer à notre profit les heures à part de nos travaux ordinaires. Nous nous occupions alors à arracher des coquillages le long du rivage de la Baie qui nous environnait—nous les vendions ensuite à des bateliers qui les menaient à Sydney ou à Parramata et les revendaient pour faire de la chaux. Dans ce pays, c'est là la seule ressource pour se procurer cet objet nécessaire ; car il n'y a pas de pierre calcaire. Tout cela était du travail de nuit ; car le secret nous était essentielle.—Ce que nous retirions de ce négoce joint au produit de la vente de bois que nous faisions à l'imitation de notre surintendant, nous fournissait assez d'argent pour nous procurer les objets dont on sentait le plus le besoin ; et notre surintendant était obligé à son tour de fermer les yeux la dessus. Plus tard, il tomba malade et fut contraint de garder le lit. Néanmoins cette mésaventure ne lui empêcha pas de continuer son commerce et conséquemment à nous de continuer le nôtre, sans pourtant négliger nos travaux du jour. Dans ce même temps, je fus chargé avec deux de mes compatriotes de faire le guet la nuit dans l'établissement, coutume qui avait toujours existé depuis que nous y étions et qui existe dans tous les établissements pénals, tant pour pourvoir à la sûreté de l'établissement que pour veiller à ce qu'il ne s'échappe aucun prisonnier. Il n'y avait rien à craindre pour nous

de ce côté là, mais il fallait observer une règle établie. De manière que profitant de la maladie de notre surintendant nous fermions les portes à l'heure ordinaire : et aussitôt que notre supérieur s'était retiré pour s'abandonner aux souffrances qui l'accablaient, nous ouvrions les portes et tous sortaient pour aller à ses propres travaux. Il y avait même confusion quelquefois. Mais à une heure marquée, de grand matin, tous rentraient dans l'ordre et à leur place et l'on aurait dit que rien n'avait eu lieu. De sorte que toutes les nuits nous étions en liberté, et les jours dans la sujétion. Durant notre séjour à cet établissement nous eûmes la douleur de voir mourir, à l'Hopital, deux de nos compagnon, Louis Dumouchel qui mourut d'Hydropisie et Gabriel Chevrefils qui mourut à peu près de la même maladie. Durant notre séjour à cette place, nous allâmes plusieurs fois à la messe à Paramatta, petite ville à sept milles de distance d'où nous étions et souvent des prêtres catholiques venaient dire la messe au milieu de nous dans un oratoire que nous avions préparé dans ce but du mieux que les circonstances pouvaient nous le permettre. Enfin les choses en étaient à ce point quand nous apprîmes que le gouvernement avait décidé de nous assigner tous à divers Bourgeois pour l'espace de six mois à raison de trente shellings par mois pour ceux qui n'avaient pas de métier ; et quarante pour ceux qui en avaient. La moitié de nos gages devait être placée à la Banque d'Epargne pour nous être remise lorsque nous serions rendu à la

liberté ; et l'autre moitié à nous être payée toutes les semaines, entendu que les bourgeois étaient obligés de nous nourrir et loger. Chacun de nous fut ainsi assigné, et nous nous trouvâmes tous dispersés, après environ deux ans de travaux forcés pour le gouvernement. Pour moi je fus demeurer à Sydney, chez un meublier en qualité de commis et de collecteur. Durant ce temps là, l'Evêque Catholique Polding de Sydney, passa en Europe. Nous l'avîons muni d'une pétition pour présenter à Sa Majesté, demandant quelques améliorations à notre état. Il avait eu lui-même la bonté de s'offrir de la présenter au Secrétaire Colonial ; et devait faire tout en son pouvoir pour en obtenir le succès. En effet au bout de cinq mois après avoir été assignés, nous apprîmes qu'un (Ticket of Leaves) c'est à dire une permission de travailler à notre compte ou autrement dans l'un des Districts de la Colonie qu'il nous plairait choisir, nous avait été accordé. Ceux qui se fixèrent dans le District de Sydney—étaient tenus de se présenter au bureau de la Police le 2nd. jour de chaque mois pour répondre à notre appel ; Et ceux des autres Districts le premier de Janvier.—La moindre infraction des lois pénales—devait entraîner la perte de ces jouissances et notre retour au gouvernement. Nous fûmes ainsi jusqu'au moment où nous reçûmes notre pardon. Cet interval fut bien pénible pour nous tous. Car, outre que nous étions isolés les uns des autres, nous fûmes obligés de travailler bien fort et à de petits gages. Un certain nombre d'entre

nous fut contraint de se livrer à des travaux qui leur étaient tout à fait étrangers et en dehors de leur branche d'industrie.

Lorsque le gouvernement décida de nous assigner à des particuliers de la colonie, chacun de ceux qui voulaient nous avoir à leur service avait à venir nous chercher à l'établissement où nous étions, et il est de mon devoir, et c'est une justice dûe à mes compagnons, de citer ici les faits suivants, afin de faire connaître comment on en a usé à notre égard. Comme nous jouissions tous d'un bon carractère, et qu'il était reconnu par tout le pays que nous étions d'honnêtes gens et des gens avantageux, alors chacun s'empressa de faire application au gouvernement pour nous avoir. Comme c'est l'ordinaire, les plus haut placés dans le gouvernement eurent la préférence ; et le premier surintendant des convaincus appelé Capt. MacLean, vint en chercher une dixaine d'entre nous. Un Sir Thomas Mitchell, Arpenteur Général et Conseiller, en obtint trois ou quatre : Un Député Arpenteur Général appelé Mr. Perry en eut cinq ou six : Un Mr. Dumas, premier commis d'un des Bureaux du gouvernement en eut dix à douze au nombre desquels je me trouvais. Tous ces gentils hommes là profitèrent de nos services pendant plus de dix-huit mois après notre servitude de deux années au gouvernement, ne nous donnant que de faibles accomptes sur les gages qu'ils étaient convenus de nous payer. Voyant que nous ne pouvions rien retirer d'eux, nous demandâmes notre décharge et le montant de

notre salaire afin d'aller demeurer ailleurs. Ils nous donnèrent volontiers notre décharge ; mais pour nos gages, ils nous dirent de revenir plus tard et qu'ils nous les paieraient. Qui auraient pu croire que nous devions être les dupes de ces grands ? Nous retournâmes donc au bout d'un certain temps auprès de nos bourgeois respectifs afin de solliciter l'accomplissement de leurs promesses. Ils nous dirent encore de revenir plus tard. Enfin ils finirent par nous faire des menaces, et nous dirent de ne point revenir les importuner à l'avenir ; car ils trouveraient le moyen de nous enlever ce dégré de liberté que nous avions et nous ferait retourner aux travaux du gouvernement ! ! Quelqu'un d'entre nous portèrent leurs plaintes jusqu'au gouverneur de la conduite de ses officiers à notre égard. Pour toute réponse, on leur dit qu'ils pouvaient recourir à la loi. Mais comment dans notre pauvreté pouvions nous lutter en justice avec des hommes riches et influents, des hommes qui par la suite auraient cherché toutes les occasions possibles de nous nuire. Quand nous eûmes reçu la nouvelle de notre pardon nous fimes une dernière tentative auprès de ces spoliateurs. Ils ne purent pas nous dire cette fois qu'ils nous feraient punir, car nous étions libres comme eux ; mais ils nous dirent qu'il leur était impossible de nous payer en ce moment n'ayant pas d'argent. En vain nous leur représentâmes qu'un grand nombre d'entre nous ne pouvaient sans argent revoir leur pays, leur famille ; qu'ils étaient par là privés de ce qui leur était le plus cher au monde ; le bonheur

après lequel ils avaient tant soupiré—tout fut inutile auprès de ces âmes sans pitié. Leur avarice leur avait suggéré que nous n'attenderions pas jusqu'au prochain terme de la cour, et que nul sacrifice ne pourrait nous faire refuser la première occasion de quitter cette plage. C'est ainsi qu'ils nous ravirent au dessus de quatre cents livres sterlings qui nous étaient dûs en somme, c'est à dire plus qu'ils ne fallait pour ramener dans leurs foyers nos quinze pauvres malheureux compagnons qui faute de moyens furent condamnés à nous voir embarquer pour ce Canada que nous avions tant désiré ensemble. Ainsi au lieu d'être protégés comme nous espérions de la part de ces hauts fonctionnaires, nous n'en fûmes que dupés. Que doit on penser maintenont des classes inférieures quand les plus élevées sont les premiers à vous tricher.

Enfin en avril 1844, nous apprîmes que cinq de nos compatriotes avaient reçu leur pardon. Cette nouvelle causa beaucoup de joie aux uns et de la peine aux autres : Car ces derniers croyaient que la clémence de Sa Majesté s'était borné à accorder le pardon de ces cinq seulement ; et que les autres seraient jamais délivrés. D'autres enfin pensaient que le pardon avait été accordé à tous mais que nous n'en recevions la nouvelle que par section à la fois et à diverses époques. Ce fut un vif sujet de conjecture pour tous. Une circonstance inattendue vint fixer un peu nos idées.—Sur ces entrefaites,je reçus une lettre du Canada, qui m'annonçait comme une chose certaine, le pardon prochain de tous les

prisonniers de la Nouvelle Galle parceque l'on faisait en ce moment en Canada d'actives démarches en notre faveur et qu'il y avait toute apparence de succès. La date de cette lettre nous convaincait qu'on ignorait ici le pardon des cinq d'entre nous dont j'ai parlé plus haut. Enfin le jour que je reçus ma lettre nous apprîmes que le pardon de vingt autres Canadiens étaient accordé : je n'étais pas encore au nombre de ces vingt ; mais ni moi ni les autres ne doutions plus que la même faveur ne s'étendit prochainement sur les autres.—Qu'il ne s'agissait plus de plaisanterie ; que c'était une affaire sérieuse. En effet le 24 Juin, l'on vint m'annoncer que mon pardon aussi bien que celui de tous les autres Canadiens était arrivé.........Alors dès ce jour je commençai avec plusieurs autres à m'occuper de mon départ, et à trouver le plus promptement un passage pour nous éloigner d'une terre si pleine d'horreur pour nous.

La Nouvelle Galle a aussi ses avantages comme tous les autres pays. Son air très salubre et son climat tempéré et agréable. Dans ce pays placé au milieu de l'Océan, et dans les régions, tropicales, le soleil est brûlant en été, il est vrai ; mais la brise de la mer s'élève sur les dix heures du matin et rafraichit tous les campagnes. L'hiver est la saison de l'année la plus agréable du monde ; rarement il y gèle et encore n'est-ce que de petites gellés blanches dans l'intérieur et sur les terrains élevés ; il y tombe aussi un peu de neige. L'hiver s'annoncent quelquefois par des pluies accompagnées de vents violents qui du

rent souvent des mois entiers. Alors les chemins sont dans un si mauvais état qu'il en résulte souvent de grands désagréments surtout pour les voyageurs et pour les transports des produits de l'intérieur à Sydney et autres places d'embarquement : les produits consistent en laine, suif, grains etc. Le sol est très fertile dans l'intérieur, tous les grains et les végétaux de la meilleure qualité y croissent en abondance ; tous les fruits Européens, tels que les oranges, les citrons, les pêches, les poires, les pommes, etc. y viennent en profusion ; et comme de raison se vendent à bas prix.—Ce sol est encore très favorable à la vigne qui produit beaucoup d'excellent raisins. Mais malheureusement l'on n'a commencé que tard à s'occuper de cette culture qui aurait été et sera désormais une des plus grandes ressources du pays. Les colons Anglais y sont redevables de s'être ainsi adonnés à un objet si avantageux, à des Français qui, il y a quelques années sont venus s'établir en ce pays, ont inspiré aux habitans le goût de la culture de la vigne leur ont enseigné la manière de la cultiver et enfin d'en extraire un vin qui aujourd'hui est preféré aux vins qui viennent de l'étranger. On voit maintenant à la Nouvelle Galle, de jeunes vignobles de trente, quarante, cinquante et soixante arpens en superficie.—La culture et le soin en sont toujours confiés à des Français les quels sons fort experts en cette branche : Pour les Anglais, ils n'y entendent rien.

La récolte des grains n'est pas aussi régulièrement abondante que celle des légumes et des

fruits. Car la sécheresse exerce quelquefois de grands ravages. Il y a eu des années, où il n'a pas plu durant l'espace de neuf à dix mois. Alors tous les grains et l'herbe même brûlaient avant d'arriver à maturité ; les ruisseaux, les puits, les citernes, les sources, tout tarissait ; et l'on a vu des milliers de personnes aller à plusieurs milles chercher de l'eau pour leur propre usage. D'autres années, il arrive tout le contraire. Les pluies sont tellement abondantes et durables, que tout le pays est inondé durant plusieurs semaines, que tous les grains périssent en conséquence et qu'il arrive beaucoup d'autres fâcheux accidents.—Par exemple des maisons, des étables sont renversées, des ponts et des clôtures brisés, des bestiaux noyés, etc. beaucoup de personnes y perdent même souvent le vie, toute communication étant interceptée par les grands amas d'eau. De manière qu'exposée à l'un ou à l'autre de ces fléaux, la récolte n'est jamais assurée. Le pays est plutôt un pays pastoral qu'un pays de culture. La nature semble l'avoir particulièrement destiné au premier objet. Aucun pays ne possède autant de gras pâturages : les bois sont remplis, d'un bout de l'année à l'autre d'une herbe abondante et toujours verte—aussi y voit-on des troupeaux immenses de bœufs, de chevaux et de moutons. C'est là la grande source des richesses du pays et d'où découle la principale branche du commerce. Les bestiaux ne souffrent nullement des incommodités du climat; les froids ne sont pas assez grands pour qu'il s'en apperçoivent. L'ombrage d'immenses forêts

les garantissent des ardeurs du soleil. Les pluies leur sont le plus désagréable; mais outre qu'elles ne sont que passagères, les animaux y sont tellement habitués, qu'ils n'en souffrent nullement. Après ces notions, il ne doit pas paraitre invraisemblable de voir des propriétaires posséder seuls de cinq à six mille chevaux, de quinze à vingt mille vaches, quatre-vingt à cent mille moutons, d'autres plus, d'autres moins, dont les bandes innombrables sont dispersées en différentes localités dans l'étendue immense de la Colonie. Après que la tonte est passée, l'on voit pendant plus de deux mois la laine descendre à plein chemin, tout emballée et prêtre à être mise à bord des bâtiments ; car c'est là le principal objet d'exportation, avec le bœuf salé, les peaux, le suif et quelques autres articles. L'exportation de ces objets à encore fort augmentée par suite de cette grande dépression dans toutes les affaires de la colonie depuis 1842, époque où les prix des bestiaux et de tous les produits Coloniaux ont subi un si grand rabais. Les propriétaires de ces immenses troupeaux n'en pouvant plus prélever assez de bénéfice pour payer même le nombre de serviteurs que le soin de ces bestiaux requerrait ; les revenus mêmes de leurs vastes fermes ne pouvant pas non plus suffire pour payer la main-d'œuvre, et encore bien moins soutenir le luxe où vivent ces riches fermiers alors ils ont été contraint d'adopter le systéme de faire consommer les bestiaux pour le suif et les peaux qu'ils exportaient en Angleterre, ainsi il réduisaient le nombre de leurs troupeaux, celui

de leur domestiques et conséquemment diminueaient leurs dépenses. Aussi voyons nous descendre les bœufs et les moutons par milliers pour être consommés auprès de Sydney ou en toute autre place favorable à l'embarcation, afin d'éviter les frais de transport.

Cette révolution dans les affaires commerciale de la colonie, est en partie due à la quantité d'émigrés qui sont arrivés en masse depuis 1841, tous gens pauvres, n'apportant pas un sol dans le pays, et comme de raison, partageant avec les autres ce qu'il y avait : ce qui amena la réduction du salaire des ouvriers de toute sorte, la rareté de l'argent et enfin la décadence de la Colonie. Jusqu'alors les cultivateurs et autres avaient eu l'avantage d'avoir autant de prisonniers qu'ils voulaient à leur service n'ayant qu'à les nourrir et ne leur payant aucuns gages quelconques, c'est par là que commença l'ouverture de la Colonie, et que se fit la fortune de tant de Bourgeois de la Nouvelle Galle, c'est à dire aux dépens des sueurs et des travaux de ces malheureux qui défrichèrent leurs terres sans qu'il leur en coutât un seul sou.

Mais en 1841 la déportation des Bannis (convicts) de la Grande Bretagne et de ses Colonies à Sydney cessa de manière qu'ils ne purent pas comme auparavant avoir la main-d'œuvre sans payer. Ils furent forcés de payer pour faire exécuter leurs travaux, et le produit des terres se donnant à bas prix ils ne purent soutenir le luxe dans lequel ils vivaient, aussi se trouvèrent ils presque tous insolvables dans l'espace

de deux ans. Le pays reçut alors son émancipation et fut doté d'une constitution ; mais cette faveur n'avait pas encore apporté, à l'époque de notre départs, aucun changement à l'affreuse condition d'une foule d'émigrés et d'autres de la classe ouvrière qui encombraient les chemins et les rues criant misère à haute voix faute d'emploi. Ceux qui étaient employés criaient aussi contre la réduction de leurs salaires ; ainsi c'était un cri de misère générale d'un bout à l'autre de la Colonie. Les choses en étaient à ce point critique quand nous en sommes partis.

MEMOIRE.

Il y a dans la Nouvelle Galle un très grand nombre d'Aborigènes. Les Européens, n'ont jamais pu les amener à aucun dégré de civilisation.—C'est la caste d'hommes la plus stupide et la plus dégoutante au monde. Ils sont divisés par tribus sans cesse errantes ; ils ne couchent même jamais deux fois à la même place, et toujours en plein air sans aucun abri. Ils vivent de Kangaroos, d'Opossums, de Goana de Serpents et autres animaux qu'ils attrapent et mangent tout crus.—Ils ne portent aucune espèce de vêtement. Ils sont mal-propres et féroces à l'excès. Cependant les tribus qui avoisinent Sydney, et autres places habitées par des Européens, ont un peu perdu de leurs férocité et leurs mauvaises habitudes naturelles. (Ils sont tous Cannibales.) Mais jamais ils n'ont pu être engagés à travailler et à améliorer leur

condition. L'on voit ces êtres dégradés et inutiles parcourir par bandes les villes sollicitant l'aumône. A peine sont-ils couverts ; car les efforts les plus actifs des Européens n'ont pu les porter à garder des habits sur eux.—Chaque tribu a son roi dont la marque distinctive est une petite plaque de cuivre en forme de demie-lune qu'il se pend au cou et sur laquelle est écrit le nom de sa tribu. Cette marque de distinction leur vient des Colons. Car autrefois ils avaient une marque de leur propre fabrication et à peu près de la même forme que celle d'aujourd'hui. Ces rois se montrent souvent à la tête d'une partie de leurs sujets allant à la quête. Ils ne veulent point coucher sous un toit préférant coucher en plein air qu'à l'abri. Ils sont d'une laideur extrême, assez grands, mais très menus et alertes. Les tributs de l'intérieur sont toutes féroces. Elles fondent quelquefois sur les établissements Européens, massacrent tous ceux qui s'opposent à leurs déprédations, pillent et enlèvent les troupeaux de bœufs et de moutons et les emmènent dans les montagnes ou autres lieux connus que d'eux seuls, ils en repaissent leur appetit vorace. Ces funestes invasions ont obligé plusieurs Colons d'abandonner leurs fermes et de se rapprocher de Sydney afin de se soustraire, eux et leurs biens, à la rapacité de ces redoutables brigands. La moindre chose leur est un motif suffisant de guerre entr'eux, une tribu a-t-elle enlevé une couverte un couteau ou autre objet semblable, aussitôt on voit la tribu offensée en arme contre l'autre. Leurs armes

consistent en une longue pique qu'ils lancent avec une dextérité remarquable. Ils manquent rarement l'objet qu'ils ont en vue à une distance d'une trentaine de pas. J'en ai vu quelqu'un vous lancer une pique dans le trou de clef d'une serrure placée à vingt cinq pas de lui et répéter ce manège plusieurs fois sans jamais manquer.

Le fait que je vais rapporter est une preuve bien frappante de la préférence de ces sauvages pour leur vie barbare et misérable à une vie civilisée et douce ; et du souverain dégoût qu'ils ont naturellement pour toute teinture de civilisation.

Lorsque le Gouverneur Philipp fut rappelé en Angleterre, il en emmena un avec lui qu'il nomma *Bénélong*. Il le garda deux ans en Angleterre à vivre dans l'aisance. Il fit surtout les plus grands efforts pour le détourner de ses inclinations barbares, et lui inspirer autant qeu possible, les principes de la civilisation afin d'en tirer avantage auprès de ses compatriotes. Le sauvage parut bien comprendre ce but ; et promit d'y concourir. Alors après deux ans, le gouverneur le renvoya dans son pays natal rejoindre ses compatriotes, croyant avoir fait là une acquisition importante pour le pays. Mais à la grande surprise de tous, il ne fut pas plutôt débarqué sur la terre natale, qu'il se dépouilla de tous, ses bons habits, les rejeta au loin et, s'enfonçant dans l'épaisseur des bois, alla rejoindre sa chère tribu d'où il ne revint plus. On le revit plus tard

errant et barbare comme ses frères, et suivant toutes ses inclinations naturelles.

Les animaux indigènes du pays sont le Kangaroo, l'Opossum, le Chien natif, et plusieurs petits quadrupèdes de peu d'importance : les plus remarquables sont le Kangaroo qui est de la grandeur des plus grands lévriers, mais tout en étant aussi fin du devant ils sont beaucoup plus gros du reste du corps, leur tête est fine, les jambes de derrière longues de quatre à cinq pieds, et celles de devant de dix à douze pouces seulement, et la queue longue de quatre pieds au moins et grosse comme le bas de la jambe. Ils ne marchent ni ne courrent, ils s'avancent par sauts seulement, s'aidant des pattes de derrière et de la queue pour se donner l'élan, et des pattes de devant pour s'arrêter. Ils font ainsi des bonds de quinze à dix-huit pieds lorsqu'ils sont poursuivis, et vont si vite que les lévriers les mieux dressés à leur chasse, ont peine à les rejoindre ; souvent ils cassent, avec leurs queues, les pattes des chiens qui les poursuivent tant ils sont puissants avec cette seule défense que leur a donnée la nature, on a souvent vu, et des personnes bien dignes de foi m'ont assuré ce fait, des Kangaroo surpris par un homme seul, s'en saisir avec leurs pattes de devant et le porter au marais le plus voisin, ou au bord d'un précipice, et l'auraient infailliblement fait périr sans l'arrivée de quelques personnes et beaucoup privés de ce secours ont reçu la mort de ces animaux. L'on m'a dit qu'il y en avait de beaucoup plus gros que ceux dont je viens de

parler et qu'ils étaient d'une force extrahordinaire. Les plus gros que j'ai vus, avaient cinq pieds de long (la queue non comprise bien entendu). La chair est d'un goût exquis ; la peau fait d'excellent cuir. Il tient lieu de cuir de veau, et y est bien supérieur, tant à cause de sa souplesse qui résiste, sans se fendre, à la chaleur du climat, que par la finesse et la beauté de sa contintur.

L'Opossum est de la grosseur de nos chats sauvages.—Comme eux aussi ils habitent les arbres creux.—Il se pendent souvent par la queue aux branches des arbres. Les femelles, de même que les femelles de Kangaroo portent un sac sous le vendre, dans lequel leurs petits se réfugient en cas de danger et trouvent aussi le lait qui les nourrit.

Les chiens appelés Natifs ressemblent beaucoup à nos renards en grosseur et en couleur. Ils font souvent de cruels ravages parmi les moutons et les volailles, et des écureuils volants de diverses espèces. Il y a plusieurs sortes de serpents venimeux ; La plus remarquable est celle appelée des serpents noirs. Ils sont long de quatre à vingt pieds, et très dangéreux. Le serpent Diamant l'est encore d'avantage. Il a la faculté funeste de monter dans les arbres, de s'étendre sur les branches et de se laisser tomber sur sa proie. Il y a enfin quantité d'oiseaux d'un plumage superbe : mais aucun ne ressemble à nos oiseaux du Canada ; excepté les Corneilles qui n'y diffèrent des nôtres que sous le rapport du croassement. Le plus frappant des oiseaux

du Pays est le célèbre oiseau dit du *Paradis* qui est trop bien connu pour le décrire ici. Il y a aussi l'Emu espèce d'Autruches de 5 à 6 pieds de haut dont le corps est gros comme celui d'un mouton, le cou long, et la tête petite. Leurs aîles ne sont pas proportionnées à leur pesanteur, et ils ne s'en servent que pour accélérer leurs courses que cette circonstence ainsi que leurs longues pattes rendent très rapide : tellement qu'un cheval allant à toute bride aurait peine à les rejoindre. L'on voit encore d'innombrables volières de Perroquets de toute grosseur et de toute couleur.—Nous en tuâmes même à coup de bâton. Il s'y trouve des ramiers assez ressemblants aux nôtres, des cignes noirs, mais bien peu de Canards.

Mais il est d'autres êtres bien plus terrible que ceux que j'ai mentionnés,—Un fléau (c'est bien là le nom) qui désole tout le Pays et qui est la juste terreur des voyageurs aussi bien que de tous les habitants en général. C'est ce qu'on désigne en Anglais par Bush Rangers, c'est-à-dire des réfugiés dans les bois. Ces réfugiés forment une classe d'hommes tout à fait dépravés, et dépouillés de toute teinture de moral, des hommes absolument incorrigibles et couverts de crimes qui se sont échappés des établissemens pénitentiaires et des maîtres aux quels ils étaient assignés et se sont réfugiés dans les bois pour y vivre de vol et de brigandage. Plusieurs vivent en commun et sous un chef qui ne manque pas d'être le plus hardi d'entr'eux. Presqu'aucun voyageurs ne peuvent se soustraire à la vigilante

rapacité de ces brigands qui les arrêtent et qui les dépouillent de tout ce qu'ils possèdent, chevaux, argent, montre, et habits mêmes. Et s'ils opposent la moindre résistance ils sont souvent tués sur le champ, et toujours blessés, car ces brigands sont constamment armés. Souvent ils vont pendant la nuit assaillir la demeure de citoyens paisibles, la pillent et enlèvent tout ce qu'ils peuvent, ne contant pour rien le meurtre pour repousser la résistance. Quoique les lois soient très sévères à leur égard, et la Police très puissante, néanmoins les bois sont infestés de ces brigands ; et il est absolument dangéreux de voyager dans l'intérieur et même d'y habiter.— Bien plus on n'est jamais même en sûreté dans les rues de la ville. Quelquefois un homme viendra à votre rencontre ou vous rejoindra sur la route sans manifester aucune mauvaise intention à votre égard ; liera même conversation avec vous, et, s'il trouve un moment favorable, il vous frappera à l'instant où vous y songez le moins, soit avec un bâton, ou un couteau qu'il aura dans la main, vous couchera bas, vous enlèvera ce que vous avez et s'enfuiera. Ceci est fort souvent arrivé dans la ville et tous les jours encore et plusieurs fois le jour ces détestables scènes se renouvellent. Sydney est le repaire de la plupart de ces voleurs de grand chemin, qui ont l'audace de se déguiser et de se promener publiquement dans les rues au milieu des hommes de la police et des autres citoyens ; ils ne sont presque jamais découverts. Il a été plusieurs fois reconnu que les misérables de l'intérieur en-

tretenaient des correspondances avec de leur semblable dans Sydney, que les premiers envoyaient les effets qu'ils volaient dans l'intérieur afin que ceux-ci en disposassent et leur envoyassent de l'argent.

Je n'ai que faire de marquer ce qui leur arrive quand ils sont pris. Car les lois n'ont aucun égard pour eux et leur moindre châtiment est l'exil pour la vie dans les fers. Doit on s'étonner de semblables faits dans un Pays où la population actuelle est de cent soixante à cent quatre-vingt mille âmes, et dont soixante mille consistent en ce qu'il y avait de plus vil, de plus démoralisé, et de plus méchant dans la Grande Bretagne et ses Colonies. C'est-à-dire quarante mille hommes et quarante mille femmes constituent la Colonisation primitive de ce Pays et la plupart d'eux, loin de s'être corrigés se sont endurcis d'avantage au crime et ont constamment enchéri sur leur brigandage. Le petit nombre de ceux qui ont voulu se bien comporter forme aujourd'hui la portion la plus riche de la Colonie. Sydney contient une population de trente mille âmes; elle est bâtie sur le Port Jackson, à neuf milles de son embouchure. Le port est un des plus beaux et des plus sûrs qu'il soit possible de trouver. Les vaisseaux n'y peuvent rien craindre.

FIN DES REMARQUES.

RETOUR DE SIDNEY EN ANGLETERRE.

LE 9 juillet, 1844, nous embarquâmes au nombre de 38, à bord du vaisseau l'Achille, Capt. Heale, le but du voyage était Londres. Le reste de nos frères d'exil ne pouvant payer leur passage furent contraints de rester. Le 10 au matin nous levâmes l'ancre et favorisés d'une légère brise nous parvimmes à l'embouchure du hâvre où nous jetames l'ancre pour attendre l'inspection de la douane qui se fait ordinairement au moment d'entrer en mer. Nous passâmes tous en revue, et l'on nous identifia, vers 4 heures P. M. nous levâmes encore l'ancre et vers 7 heures nous partîmes, laissant derrière nous, à notre grand regret quinze de nos compatriotes. Ce fut de grand cœur que nous dîmes adieu à la Nouvelle Galles, qui nous avait servi de prison pendant environs quatre ans.

LE 11, nous eumes un fort vent N. O. qui nous poussa dans une assez bonne direction, car nous faisions voile pour le *Cap Horn*. Le soir nous vîmes quatre ou cinq baleines. Dans la nuit, le vent tourna à l'Ouest avec violence, nous faisant faire neuf nœuds à l'heure en bonne direction. Il est inutile de dire la joie que nous ressentions tous de fuir si rapidement cette terre qui avait été si longtems pour nous un lieu de

souffrance et de peine, pendant que chaque instant nous rapprochait de notre patrie, nos familles et nos amis.

LE 12, le même vent continua à souffler avec la même violence. Nous fûmes forcés d'amener bas les hautes voiles ; plusieurs d'entre nous eurent le mal de mer, mais bien moins que lors du premier voyage, ce que l'on doit attribuer à la nourriture moins grossière ainsi qu'à la liberté d'être sur le pont du matin au soir, du soir au matin. Vers six heurs, le vent augmenta à un tel point que plusieurs s'en effrayèrent, et durant la nuit le vaisseau fut tant agité que nous pûmes à peine demeurer dans nos lits. Chaque vague y jetait un gros volume d'eau, le vent était accompagné d'orage.

LE 13, même vent, mais beaucoup plus violent, une orage de tems en tems, tems couvert, la mer extrêmement grosse, à chaque instant le pont submergé par les flots. Nous filions toujours en bonne direction pour le *Cap Horn* :— L'on commençait à s'appercevoir que le tems refroidissait à mesure que nous avançions au Sud, car notre route était Sud-Est.

LE 14, le vent toujours du même côté, mais moins violent : nous eûmes plusieurs orages dans le courant du jour.

LE 15, le vent très violent, Ouest Sud Ouest, accompagné d'orage, la mer était si grosse que nous fûmes obligés de descendre dans l'entrepont pour nous soustraire aux vagues qui se précipitaient sur le pont. Le nombre des malades était diminué, nous fesions toujours bonne route.

LE 16, même vent, mais plus modéré qu'hier : plusieurs orages dans le courant du jour, fort vent durant la nuit.

LE 17, tems calme toute la journée—quantité de gros poissons autour du vaisseau, aussi des oiseaux.

LE 18, vent Nord Ouest très violent, accompagné de pluie; la mer très agité, l'eau couvre le vaisseau durant tout le jour : plusieurs même sont effrayés ; sur le soir, le mauvais tems augmenta encore et cessa durant la nuit.

LE 19, beau tems, vent frais et bon ; nous passâmes les Nouvelles Zélandes au Nord, et faisions bonne route pour le *Cape Horn.*

LE 20, vent N. O., plus violent qu'hier, accompagné de pluie et de tonnerre. Forte orage à 4 heures P. M. La nuit fut une des plus sévère que nous eussions endurées depuis notre départ. Nous ne pûmes dormir à cause du roulis du vaisseau ; la mer roule continuellement sur le pont, de manière à effrayer plusieurs d'entre nous.

LE 21, le vent souffla avec la même violence, la mer est très grosse : le vaisseau est extraordinairement agité : nous supportions pourtant ces inconvénients avec courage, et cela d'autant plus que la tempête nous portait en bonne direction.

LE 22, vent modéré, orage ; nous nous avançons promptements.

LE 23, tems calme et beau. Nous prîmes deux Albatrssses à la ligne. Il est bien singulier que des oiseaux, avec des ailes si grandes,

ne peuvent point s'envoler lorsqu'ils sont sur un terrain plan et solide. Nous les jetâmes sur le pont et ils se promenèrent d'un bout à l'autre du vaisseau sans même essayer de prendre leur essort.—Ils font un met excellent.

LES 24, 25, 26 et 27, furent une suite continuelle de mauvais tems : vent Sud extraordinairement fort accompagné de pluie et quelquefois de grèle. La vague ne cessa de couvrir complètement le pont du vaisseau : aussi le roulis du vaisseau était affreux ; la mer est en fureur, les flots s'élèvent à une hauteur effrayantes.

LE 28 fut un sujet de contestation. D'après notre manière de compter les jours depuis notre départ ; nous étions convaincu que c'était le Dimanche.—Le Capitaine soutenait lui, que ce jour devait être regardé comme le Samedi. Il n'est pas nécessaire de dire qu'il remporta. Le temps fut calme tout le jour et servit à nous rétablir. Notre santé avait beaucoup souffert du mauvais temps pendant ces derniers jours, le vent s'éleva vers le soir.

LE 29, temps affreux : vent contraire et d'une force effrayante ; il est accompagné de pluie de grèle et de froid. L'on fut contraint de mettre le vaisseau à la *Cap* comme les Anglais disent ; c'est à dire le placer dans l'état le plus propre à résister à l'ouragan.—Ceux-là seuls qui connaissent la navigation peuvent avoir une idée exacte de l'état d'un vaisseau à la *Cap* sur une mer en fureur. C'était une vraie tempête : le vaisseau s'élevait à une hauteur terrible ; et tombait comme dans un abîme.—L'on aurait dit que le vaist

seau allait s'engloutir à chaque instant. Il nous était impossible de demeurer sur le pont.

LE 30, le vent est un peu modéré et encore contraire : le temps est couvert et un grand nombre d'oiseaux voltigent autour du vaisseau.

LE 31, vent favorable et violent. Nous faisons entre sept à huit milles à l'heure ; le tems est clair.

LE 1er. août, vent S. O. un peu contraire à notre route ; tems couvert et orageux, brouillard, le tems est toujours bien mauvais dans cette saison-ci. La belle saison est depuis décembre en février.

LE 2, vent favorable et frais. La mer est bien appaisée, le tems est beau. Nous prîmes ce qu'ils appellent des pigeons du Cap, sorte d'oiseaux de la grosseur de nos pigeons. Ils sont bien bons à manger.

LE 3, beau tems, et presque calme. C'est le premier jour, je crois depuis notre départ, où il ne pleut pas.

LES 4, 5 et 6, bon vent, mais tems couvert et accompagné de pluie et de grèle. La mer est fort agitée ; nous poursuivîmes toujours la bonne route pendant trois jours, faisant de six à sept milles à l'heure.

LES 7, 8 et 9, fort vent d'Ouest, accompagné de pluie et de grêle. Nous nous avançons toujours en bonne direction pour le Cap Horne, il gela pendant ces dernières nuits.

LE 10, d'abord même vent que la veille : le tems est couvert, de gros nuages présagent une tempête. Plusieurs brouillards qui eurent

lieu pendant le jour, nous rappellent le climat du Canada. Vers neuf heures du soir, la tempête qui avait menaçé tout le jour, éclata de la manière la plus furieuse. Les vagues s'élevaient à une hauteur effrayante ; le vaisseau montait comme sur de vastes montagnes et ensuite retombait de tout son poids dans un gouffre profond. La mer tombait par masses sur le vaisseau : le vent soufflait avec furie, la grêle, la pluie, les éclairs, l'on aurait dit que tous les éléments s'étaient ligués pour nous perdre ; notre vaisseau fut aussi maltraité que s'il avait été exposé au feu d'un combat: les voiles se déchirèrent, les antennes se brisèrent, les planches qui servaient à entourer le vaisseau furent rompues et emportées. Des barriques qui étaient attachés sur le pont se délièrent ; elles furent jetées à la mer par les matelots pour prévenir les accidents. Le vaisseau craquait et s'ébranlait par la secousse de la mer : deux hommes étaient attachés à la roue du gouvernail. Tout ceci se faisait pendant la plus obscure des nuits.

LE 11, le mauvais temps continua avec la même impétuosité. Le pont présentait le plus affreux spectacle. Tout y était brisé et dévasté : l'eau le couvrait à la hauteur des genoux, il nous était impossible d'y demeurer. Jamais les matelots n'avaient vu une tempête si affreuse et de si longue durée. Pendant ces deux derniers jours nous naviguâmes entre deux eaux ainsi que la nuit.

LES 12, 13 et 14, vent un peu modéré quoiqu'encore très violent soufflant toujours de l'ouest;

temps couvert, orageux et très froid ; abat de neige. Nous approchions avec rapidité du Cap Horn, à notre grande satisfaction.

LE 15, le vent était presqu'entièrement tombé, mais la mer très houleuse, le temps est très froid ; le soleil parait pour la première fois depuis quinze jours.

LE 16, temps couvert, fort vent d'ouest, la mer est extrêmement agitée : apparence de mauvais temps vers le soir ; nuit assez bien passée.

LES 17 et 18, même vent ; plusieurs brouillards épais se font sentir. Il y a environ quatre doigts de neige sur le pont du vaisseau, la neige qui tapisse les mats et les cordages se durcit par le froid de la nuit ; la manœuvre devient extrêmement difficile. Ce temps est bien pénible pour les pauvres matelots qui sont contraints dans le plus fort du mauvais temps de monter dans les mats glacés et mouillés pour prendre des ris, manœuvre qui ne peut s'exécuter que nud-mains. Ils étaient eux mêmes constamment mouillés en conséquence de la vague qui lavait continuellement le pont.

LES 19 et 20, toujours temps couvert, même vent que les jours précédents : brouillards fréquent, les jours sont très court dans cette région-ci. A midi le soleil ne paraissait pas plus haut sur l'horizon qu'il ne l'est en Canada à huit heures du matin dans le mois de Mars.

LE 21, vent modéré, la mer un peu calme, temps clair et froid. Nous apprenons aujourd'hui que nous avions atteint le 58e de latitude sud, et que c'est la ligne par laquelle nous devions doubler

le Cap dont nous sommes très rapprochés. C'est pourquoi nous nous flattons de ne plus éprouver de froids plus sévères que ceux que nous avons ressentis, et voir bientôt cesser celui qui nous incommodait tant. Car depuis trois semaines, il nous avait été impossible de demeurer sur le pont, et nous n'y allions que par nécessité : et nous éprouvions beaucoup d'inconvénients dans l'entre-pont où nous étions, il existait une grande humidité et le local était extrêmement étroit; un épais brouillard se fit sentir sur le soir.

LE 22, bon vent frais, temps couvert. Légers brouillards durant le jour. Nous suivions toujours le 58o. de latitude, et espérions arriver au Cap sous peu de jours. Je fus surpris de voir paraître la planète Vénus à l'Orient vers huit heures du soir après l'avoir vu tomber avec le jour à l'Occident lors de notre départ de Sydney.

LE 23, le vent s'était élevé et les nuages promettait de le faire durer long temps, la mer est très grosse : plusieurs brouillards se font sentir pendant le jour.

LES 24 et 25, vent très violent venant de l'Ouest, la mer extrêmement grosse, l'eau roula continuellement sur le vaisseau durant ces deux derniers jours.

NOUS attaignîmes aujourd'hui ce fameux Cap, la terreur de tous les marins et des voyageurs, ce Cap difficile à imaginer et impossible à décrire, je m'en étais formé une idée sur des relations que j'en avais lues et sur le récit de certains voyageurs qui avaient eu occasion de visiter ces

parages, mais quoique je la crusse exagérée, elle était pourtant bien au dessous de la réalité et rien de ce que j'en avais vu et entendu n'était exagéré. Pour se faire une idée de ces lieux, que l'on se figure une navigation sous les cinquante-huitième dégré de latitude Sud, à travers une continuité de vent violent, de pluie et de brouillards épais, une mer dont vous diriez que les vagues tombent plutôt du ciel qu'ils ne roulent sur la surface de l'Océan, prêt à vous engloutir à chaque instant. En un mot, pour se faire un tableau de la mer en cette région, figurez vous être entouré de montagnes d'eau sans cesse mouvantes majestueusément.

LES 26 et 27, fort vent d'Ouest, temps couvert ; pluie et neige de temps en temps ; nous commencâmes à cingler vers le N. E. en doublant le Cap, à notre grande satisfaction. Car nous espérions sous peu de jours être délivrés de nos misères : c'est à dire que nous pourrions avec plus d'aisance jouir de l'avantage de demeurer sur le pont, lorsque nous viendrions dans les climâts chauds. Aujourd'hui vers cinq heures, le vent tourna avec violence du côté du Nord et ceci nous obligea de mettre à la *Cap.*

LE 28, le vent était diminué. Il soufflait de l'Ouest et nous poussait en bonne direction. Le temps était beau, la mer bien houleuse.

LE 29, même vent qu'hier. Nous faisions bonne route, nous courrions au N. E.

LE 30, beau temps, vent Ouest-Sud-Ouest assez violent. Nous commencions à sentir les premiers dégrés de chaleur des Tropiques à

mesure que nous avancions au Nord, c'est un fait remarquable, que deux jours après avoir doublé le *Cap*, nous nous apperçûmes d'un changement graduel et rapide dans la température.

LE 31, temps couvert soufflant de l'Ouest, et assez modéré.

LE 1er Septembre, beau temps clair; vent Ouest—assez violent. Nous sommes forcés de faire un peu plus de longitude que nous aurions voulu en faire sans pourtant nous jeter hors de notre route.

LES 2 et 3, toujours même vent, venant pourtant un peu plus du Nord et ralentissant un peu notre course.

LE 4, temps pluvieux; vent de Sud assez modéré—Il nous poussait en bonne direction. Nous avions beaucoup de latitude à faire. Nous avions atteint les 42° de latitude Sud, nous prîmes plusieurs pigeons du *Cap*, à la ligne.

Les 5 et 6, temps clair; vent Sud Ouest très modéré. Le séjour sur le pont était agréable. Le temps s'était échauffé de beaucoup depuis que nous faisions voile au Nord, bien que nous n'ayions encore atteint que le 40° de latitude Sud.

Les 7 et 8, temps couvert et pluvieux; vent variable—Nous fûmes obligés de courir des bordées aujourd'hui pour la première fois depuis notre départ de Sydney. Nous avions atteint ces parages ou les vent sont variables tout le cours de l'année. Nous vîmes un grand nombre de poursils le jour autour du vaisseau ainsi que

des légions d'oiseaux. Le vent devint favorable vers dix heures.

LE 9, temps couvert; vent de l'Ouest, un peu opposé à notre route.

LE 10, vent très violent soufflant de l'Ouest. N. O. Nous sommes contraints de mettre à la *Cap* pour tout le jour. La mer est extrêmement grosse, le temps plûvieux: nous prîmes plusieurs oiseaux—Le dix de chaque mois nous devint une époque assez marquant—Depuis notre départ de Sydney ce jour signalé par un événement remarquable. Ce fut le dix Juillet que nous abandonnâmes le lieu de notre exil; le dix Août nous éprouvâmes une tempête sur céan l'O[redacted] Pacifique et le dix Septembre, une autre sur l'Atlantique sud, ou au moins un vent d'une violence extraordinaire quoiqu'il n'arriva aucun accident.

LES 11 et 12, fort vent d'Ouest—temps serein et assez chaud: la mer très agitée, nous faisions assez bonne route. Cependant nous vîmes quantité de Marsouins de quinze à vingt pieds de longs et plus.

LE 13, temps clair, vent Ouest N. O., assez léger. Nous apprîmes que nous étions au 35 ° 14, latitude Sud.

LE 14 beau temps, vent bien diminué, la mer unie. Nous vîmes cinq à six baleines dans la matinée, et quelques unes d'elles tout près du vaisseau. Vers dix heures du matin nous apperçumes sur l'horison, une voile presque imperceptible. Un orage survenu sur ces entrefaits, nous la cacha tout à fait. Vers trois

heures, P. M., le temps séclaircit et nous apperçumes la même voile. L'on reconnut que c'était un Baleinier Américain, nommé le Tymar. Comme il parut s'approcher de nous, notre capitaine hissa son pavillon de signal. Mais il n'y répondirent point; peu de temps après, ils se dirigèrent directement sur nous, et nous passèrent en poupe—C'était non seulement le premier vaisseau que nous rencontrions depuis notre départ, mais le premier objet indépendamment des oiseaux et des baleines.

LE 15, beau temps. Il commençait déja à faire chaud—Nous apprîmes que nous étions au 31 ° de latitude et 34 ° de longitude.

LE 16, beau temps, vent toujours frais mais moderé. Temps nuageux dans l'après midi.

LE 17, le vent tourna Sud-Ouest pendant la nuit. C'était les premières impulsions des vents de commerce que nous devions atteindre entre les 28 ° et 30 ° de latitude. Ces vents devaient conséquemment nous être favorable jusqu'au même dégré de latitude Nord. Pour nous prévaloir de ces vents alizés, nous augmentâmes le nombre de nos mâts et de nos voiles.

LE 18 et 19, beau temps, calme et bien tempéré. Nous commencions à souffrir un peu de la chaleur dans l'entrepont, et surtout la nuit. Le jour nous nous tenions tous sur le pont où nous respirions un bon air. Nous désirions beaucoup le vent afin de passer les Tropiques au plutôt, et encore mieux d'avancer notre route.

LE 20, ciel serein; la mer calme comme je ne l'avais pas encore vue. L'atmosphère tempéré.

Vers midi la brise s'éleva de l'Ouest bien légèrement.

LE 21, beau temps, mais chaud—brise légère soufflant de l'Ouest. Nous étions au 29 ° de latitude sud.

LE 22, mème temps—Vent venant de l'Ouest N. O. un peu frais et contraire a notre route.

LE 23, ciel serein; vent très violent et un peu frais—Le vaisseau est fort agité. Nous voyons des poissons volants pour la premiêre fois depuis notre départ. Nous avons atteint le 23 ° de latitude sud.

LE 24 à six heures du matin le vent tourna du côté du Sud: le temps fut couvert tout le jour. Nous passames Rio-Janeiro ce jour là mais à une grande distance,

LE 25, vent sud assez violent. Temps couvert etpluvieux. Vers midi nous appercevons une voile à l'Horison. Nous atteignons promptement ce vaisseau qui nous passe en proue sans aucun salut de part ni d'autre. C'est un baleinier Amiricain nommé l'Elisabeth.

LE 26, léger vent de Sud—temps chaud nous sommes au 9 ° de latitude sud.

LE 27, même vent; ciel nuageux. Nous souffrîmes beaucoup de la chaleur, principalement la nuit où il nous était presqu'impossible de dormir.

LE 28 Vend Sud Est modéré. Le temps est chaud. Nous avions actuellement les vents alisés qui viennent du Sud Est depuis Avril jusqu'en Novembre comme il a été dit au commencement de ce journal. A neuf heures le ciel se couvrit de nuagesqui présageaint une de ces tempêtesfré-

quentes et dangereuses qui se font sentir dans les parages ou nous étions : heureusement nous en fûmes quittes pour l'appréhension. et nous n'éprouvâmes qu'une brise agréable.

Le 27, temps couvert jusqu'à neuf heures du matin et ensuite beau et chaud. Légère brise Sud Est. Nous voyons aujourd'hui pour la première fois depuis notre départ, un requin qui cotoyait le bâtiment ; et pendant que l'équipage faisait des préparatifs pour le prendre il s'enfuit. Nous étions au 15° 33' de Latitude Sud.—Le 30 beau temps, mais chaud, nous étions au 15° 50' de latitude Sud. Nous rencontrâmes un bâtiment Hollandais qui faisait voile pour Batavia une Isle des Indes Nous nous saluâmes et nous fûmes en vue toute la journée à cause du calme.

LE 1er. Octobre temps calme, la mer est aussi unie qu'une glace et ne conserve qu'une majestueuse ondulation. La chaleur est excessive. Elle pénêtre jusque dans notre appartement ; nous en sommes fort incommodés. Le 2 à cinq heures du matin, il soufflait à notre grande satisfaction une agréable brise Sud Est qui augmenta dans le courant de la journée. Ceci nous dédommagea de nos souffrances passées. Quelqu'un de nous saisit à la main un oiseau qui vint se poser sur le bord du vaisseau. Le 3 il soufflait une bonne brise Sud Est. La chaleur était grande, nous étions au 14° 8' latitude Sud. Le 4, la brise s'était élevée durant la nuit et soufflait avec violence. Nous avancions rapidement faisant de six à sept milles à l'heure.

Nous rencontrâmes un navire Ecossais venant de Glasgow et cinglant pour Bombay dans les Indes Orientales. L'impétuosité du vent ne nous permit pas de lui parler. Nous nous eûmes bientôt perdus de vue l'un et l'autre : latitude 12° 24'.

LE 5, la brise continuait à souffler du Sud Est avec force, et favorisait fort notre route. Le temps fut nuageux, nous nous aperçumes que le vent Sud Est était plus constant depuis le 14° latitude (Sud) : nous avions proprement atteint les vents de commerce. Vers trois heures P. M. nous rencontrâmes un bâtiment Américain qui faisait voile au Sud, il venait de Boston. Nous nous signalâmes l'un l'autre. A huit heures du soir nous en rencontrâmes un autre qui passa près de nous. Nous ne pûmes le voir que faiblement à cause de l'obscurité. Cependant ils élevèrent une lumière à diverses reprises. Chose assez remarquable, depuis que nous étions arrivés sous les Tropiques, tous les oiseaux petits et gros qui jusque là avaient environné notre vaisseau depuis notre départ, disparurent graduellement à mesure que nous avancions vers l'Equateur, excepté pourtant une sorte de petites hirondelles noires et grises que les marins anglais appellent "Mother Carry's chickens."

LE 6 le vent continua à nous favoriser avec la même force, heureusement pour nous, car le soleil dardait ses rayons presque verticalement sur nos têtes. Sans la brise Sud Est, nous aurions fort souffert de la chaleur. Le 7, même vent. Le ciel nuageux et le temps chaud. Nous

passâmes aujourd'hui sous le soleil qui alors se trouvait entre les 5° 6' dégrés de latitude Sud, et 29° 51' de longitude de Westminster. A une distance à l'Est, nous distinguâmes un navire. Le 8, même vent, ciel serein. Nous rencontrâmes un brick anglais, venant de Jersey et faisant voile pour l'Amérique du Sud. Nous en vîmes un autre à une grande distance cinglant encore pour le même lieu. Le temps était chaud. Heureusement pour nous la brise Sud Est nous rafraichissait, latitude (Sud) 30°.

LE 9, même vent, chaleur brûlante, ciel nuageux, Nous vîmes des légions de poissons volants et un grand nombre de poursils, les matelots, essayèrent à prendre un de ces derniers. Ils réussirent en effet à le darder ; mais au moment où ils allaient le tirer de l'eau, le harpon s'arracha, et le poursil tout blessé qu'il était, s'enfuit rougissant l'eau de son sang.

LE 10 Octobre dans l'après-midi, nous passâmes l'Equateur par un beau temps, et un peu rafraichis par une foible brise. Nous nous trouvâmes donc dans l'Hémisphère Septentrional, le nôtre par conséquent que nous avions laissé depuis cinq ans. Les matelots signalent ce jour par une fête burlesque. Ils se barbouillent de noir les uns les autres ; ensuite se lancent de l'eau avec des seaux pour se laver, disent ils. Ils se revêtirent ensuite d'habits comiques et firent des farces, chantèrent, etc. Mais toute cette bouffonnerie tendait plutôt à obtenir du *Grogue* de la part du Capitaine, que par respect pour Neptune. C'est une pratique à bord de tous les

vaisseaux : les passagers y prennent même quelque fois part. Le 10, nous eûmes le même vent et le même ciel que les jours précédents. Le temps est fort trompeur entre les Tropiques. Les signes auxquels le mauvais temps s'annonce dans notre pays, sont souvent suivis du beau temps et réciproquement. Un ciel serein amène quelquefois des bourasques violentes. Les marins les préviennent assez facilement, le nuage qui les produit se montre soudainement à l'horizon quelquefois il est très petit. Il fond ensuite avec rapidité sur le vaisseau comme la foudre et briserait les mats et les voiles sans les précautions des marins. C'est le sort qu'ont éprouvé plusieurs vaisseaux dont l'équipage n'avait pas eu le temps de prévenir ces bourasques. Les Français appellent ces sortes de nuages *Grains* et les anglais *White Squall.* La chaleur était devenue excessive. Le soleil était perpendiculaire à nos têtes et sur le déclin du jour, son ardeur nous accablait. On se fera facilement une idée de ce que nous souffrions dans l'entrepont pendant la nuit. Nous ne pouvions dormir ; la sueur ruisselait sur nos corps. Plusieurs furent contraint d'aller coucher sur le pont pour y trouver un peu de repos. Nous rencontrâmes aujourd'hui trois vaisseaux qui faisaient voile au Sud. Ils passèrent à une grande distance de nous.

LE 11, le vent était un peu diminué. Il nous était devenu favorable, mais a cause de sa faiblesse nous n'avancions qu'avec lenteur. Nous vîmes des multitudes de poissons de la grosseur de nos mulets en Canada ; ces poissons parais-

saient se jouer à la surface de la mer en sautant hors de l'eau. Chose assez remarquable, c'est que depuis le Tropique du Capricorne comme je l'ai déjà observé, les oiseaux avaient totalement disparu ; et pourtant il s'en trouva un grand nombre qui planaient au-dessus des poissons dont je viens de parler et qui paraissaient suivre leur marche en effleurant l'eau à l'endroit où ils se montraient. Nous ne savons si ces oiseaux exécutaient ce manège pour se repaître de ces poissons : Cette opinion me paraît guères fondée vû qu'ils n'excédaient pas en grosseur nos pigeons domestiques ; mais ils avaient néanmoins les aîles plus longues. Nous avions atteint le 3° 35' latitude Nord.

LE 12, le vent était tombé presque totalement ; le ciel fut couvert toute la journée. Vers deux heures P. M. un orage se fit sentir. Le vent tourna à l'Est : mais au retour du beau temps le vent repris sa première direction. Pour la première fois il m'arriva de me trouver nud-pied sur le pont, soit par négligence ou autrement j'avais perdu mes pantoufles. A ma grande surprise, je ne pus résister sur le pont. L'ardeur du soleil l'avait rendu brûlant, qu'il ne parût que par interval ; nous souffrîmes extrêmement de la chaleur.

LE 13, le temps est calme ; la chaleur excessive. Nous vîmes plusieurs dauphins se jouer autour du vaisseau. Ces poissons sont très agiles. Ils se tournaient sur tous les sens avec une violence incroyable ; ils avaient environ dix à douze pieds de long. Dans l'après midi nous vîmes

deux bâtiments un au Sud et l'autre à l'Ouest de nous : ils paraissaient faire la même route que nous ; il éclaira et tonna durant la nuit.

LE 14 à six-heures du matin le temps était couvert et il commença a pleuvoir presqu'aussitôt. Pendant la journée le vent s'éleva du Sud-Ouest et devint très violent jusque vers cinq heures P. M. où il tomba presqu'entièrement. Nous vîmes les mêmes vaisseaux que nous avions vus la veille ; l'un se trouvait derrière nous et l'autre à l'Est. Nous profitâmes de la pluie qui tombait pour ramasser de l'eau, nous emplîmes presque tous nos petits vaisseaux. Quoique notre ration fût de trois lîtres chacun par jour, comme nous en devions déduire la quantité nécessaire à notre cuisine, elle n'était pas suffisante surtout pendant que nous étions entre les Tropiques où il nous fallait continuellement boire pour se désaltérer et se rafraîchir. Le 15, la pluie continua à tomber avec abondance, le vent changea de direction plusieurs fois successivement durant le jour, il tomba même et reprit de nouveau.

LE 16, temps serein jusqu'à deux heures P. M., vend Nord-Est. Un violent ouragan survint tout à coup accompagné de pluie et de tonnerre qui dura environ une demi-heure : un calme d'environ une heure y succéda et la brise reprit ensuite. Nous étions au 9° latitude Nord. La nuit fut passablement belle.

LE 17, temps pluvieux toute la journée. Le vent changea de direction plusieurs fois dans le

courant de la journée. Un calme profond succédait toujours aux orages.

LE 18, le temps était devenu beau, le ciel était serein, le vent Nord-Est. Nous croyons que c'était là les vents de commerce ou les Mousson qui avaient reparu.

LE 19, même vent qu'hier. Ciel clair nous vîmes beaucoup de *poursils* quelques baleines et des poissons volant par légions. Ces vents N. E., nous rafraichissaient beaucoup ce que nous trouvâmes bien délicieux après avoir supporté la chaleur de l'équateur qui nous avait tant fait souffrir.

LE 20, le vent continua à souffler du même côté avec un peu plus de violence, ce qui nous contraignit à faire plus de longitude Ouest qu'il ne nous était avantageux. Vers sept heures du soir, le ciel se couvrit de gros nuages, le vent devint très violent et la mer très agitée, nous étions presqu'en parallèle avec les Isles du Cap Vert 14° 3' de latitude Nord.

LE 21, le vent Nord-Est continue toujours avec beaucoup de violence, la mer est terrible ; les vagues se précipitent fréquemment sur le pont. Nous n'avions pas encore vu la mer en cet état d'agitation depuis le Cap Horn, latitude 16° Nord.

LE 22, même temps que les jours précédents, la mer est plus agitée que de coutume, la violence du vent est telle que plusieurs voiles en sont déchirées et mises hors de service ; les mâtures mêmes menacèrent de se briser, latitude 18° Nord. Vers cinq heures du soir, nous rencon-

trâmes un brick qui passa à l'Est, de nous et paraissait faire rencontre au S. O.

LE 23, le vent souffle avec la même impétuosité, le ciel est nuageux, la mer très grosse, les flots couvrent le vaisseau fréquemment dans le courant de la journée. Nous sommes au 20 ° 7' Lattitude, N.

LE 24, le vent avait un peu diminué, mais il soufflait toujours du même côté, le ciel est serein. Vers huit heures du matin nous rencontrâmes un bâtiment qui faisait voile,—pour les Indes Occidentales. Vers quatre heures nous en apperçûmes un autre devant nous, Lattitude 22 ° 50'.

LE 25, même vent Nord-Est, mais bien modéré, faisant toujours bonne route. Nous eûmes en vue deux vaisseaux faisant même route que nous. L'un d'eux avait essuyé une tempête et avait eu ses hauts mâts de misaines et ses grands mâts brisés. Ce qui avait failli nous arriver il y avait quelques jours, Lattitude 24 ° 30' Nord.

LE 26, temps absolument calme toute la journée.

LE 27, la brise souffla légèrement du Nord-Est jusqu'à une heure P. M., après quoi le vent augmenta et nous contraignit de l'ouvoyer. Dans le courant de l'après midi, plusieurs bourasques fondîrent sur nous avec violence. Nous croyions avoir laissé les vents de commerce et avoir repris les vents variables, Lattitude 27 ° , Nord.

LE 28, le vent soufflant du même côté et avec la même violence, nous sommes jetés loin de notre route.

LE 29, même vent qu'hier. Nous vîmes beaucoup d'herbages sur la surface de la mer. Ils venaient du Golfe, du Mexique et de la Floride, entraînés par les courants et les vents d'Ouest qui sont dominant dans ces parages.

LE 30, le vent s'était un peu modéré quoique soufflant toujours du même côté. Nous vîmes deux vaisseaux à une grande distanec.

LE 31, le temps est couvert toute la journée de gros nuages. Le vent est très inconstant.

LE 1er Novembre, temps calme tout le jour. Vers le soir l'horison était assombri par des nuages noirs. Nous appréhendions une tempête violente tout prochainement, Latitude 32 °, N Longitude 35 ' Ouest.

LE 2, à six heures du matin la brise soufflait légèrement du Sud-Ouest et augmenta graduellement jusqu'au midi ou le vent souffla avec violence et par conséquent nous était favorable. Deux vaisseaux nous passèrent en poupe, faisant à l'Est ; l'un déux était Américain.

LE 3, le vent continua toujours à souffler avec la même violence. Le ciel était couvert et annonçait une tempête. A notre grande satisfaction, nous parlions d'arriver sous douze jours à Londres si le vent ne cessait de nous être favorable. Il n'est pas nécessaire de dire que nous avions besoin de rafraichîssement et que nous étions harassés du voyage ; plusieurs d'entre nous eurent des symptômes de Scorbut. Nous étions parvenus au 34 ° degré Nord.

LE 4, à six heures du matin le vent changea soudainement Nord-Est avec violence ; et se

trouva opposé à notre route ;—temps pluvieux, et la mer très agitée.

LE 5, le même vent qu'hier continuait à souffler avec la même violence quoiqu'il se fût un peu rapproché de l'Est. Le temps fut couvert, Latitude 36 ° 30'.

LE 6, vent Est Nord-Est nous poussant en bonne direction, temps couvert et pluvieux. Nous vîmes deux bricks. Nous nous approchâmes de l'un d'eux et lui parlâmes. C'était un brick Anglais venant de Buenos-Ayres du nom de Adino-Dundu. Le froid commença à se faire sentir. Nous étions au 38 ° latitude Nord.

LE 7, même vent qu'hier. Temps serein. Vers minuit il ne s'en fallut guère qu'il n'y eût collision entre notre vaisseau et celui que nous avions vu la veille. Vers six heures du soir, il n'était qu'à une petite distance de nous. Nous nous rapprochâmes encore dans l'obscurité de la nuit et nous nous surprîmes tout-à-coup à une légère distance d'environ *cent verges* l'un de l'autre, latitude 39 ° 40' Nord.

LE 8, vers quatre heures du matin le vent tourna au Sud-Est et souffla avec violence. Il nous était favorable; nous laissâmes les Isles Azores à l'Est de nous le ciel était serein et le temps frais, latitude 41 ° 4'.

LE 9, le vent tourna au Sud-Ouest dans le courant de la nuit et se trouvait encore plus favorable pour nous comme nous avions plus de longitude que de latitude à faire. Une barque Anglaise, nous rejoignit nous l'approchâmes et lui parlâmes. Elle venait de Valparaiso (Chili)

Elle se nommait Orator-London ; il y avait cent vingt jours qu'elle était partie ; avait comme nous doublé le Cap Horn, longitude 34° Ouest.

LE 10, le vent soufflait Ouest Sud-Ouest avec assez de violence et nous poussa en bonne direction, latitude 42° Nord, longitude 62° Ouest.

LE 11, le vent avait augmenté et soufflait avec beaucoup de violence.—La mer était très agitée, elle était couverte d'écume blanche comme la neige. Nous faisions huit milles à l'heure. Aujourd'hui les matelots appareillèrent les ancres espérant arriver bientôt à Londres si le vent continuait. Nous nous réjouissions tous de voir que le vent nous était si favorable, et désirions beaucoup mettre pied à terre. Depuis cent vingt cinq jours nous n'avions seulement pas vu la terre une seule fois. Nous étions extrêmement fatigués du voyage surtout depuis quelques jours, notre nourriture se trouvant réduite à du bœuf salé d'une très mauvaise qualité et à du méchant biscuit.

LE 12 il plût toute la journée ; le temps fut calme et brumeux, la mer très houleuse.

LE 13 la brise s'était élevée Sud-Ouest et soufflait bien régulièrement ; le temps était couvert et brumeux. Nous rencontrâmes un navire qui se dirigeait à l'Ouest, nous gouvernions droit à l'Est : Lattitude 44° Nord Longitude 24 Ouest.

LE 14 et 15 temps pluvieux fort vent Sud-Ouest, favorable donc à notre route ; car nous gouvernions droit à l'Est, dans l'embouchure de la Manche. Nous vîmes plusieurs vaisseaux durant ces deux derniers jours. Vers huit heu-

res du soir, comme la nuit était tres obscure et pluvieuse nous vinmes presqu'en ~~en~~ collision avec un navire qui venait à notre rencontre à pleine voile. Le choc eût été terrible et aurait produit la ruine de l'un ou l'autre vaisseau. Heureusement que l'autre navire nous découvrit et hissa une lanterne. Un officier de l'équipage fut déchu de sa place pour ne pas avoir placé un homme de garde sur l'avant tel qu'il avait un ordre de le faire.

LE 16 le temps changea ; le ciel s'éclaircit et le vent se rapprocha du Sud de quelques points. Latitude 48 ° 3o' Longitude 13 ° 30' Ouest.

LE 17 le ciel fut couvert de gros nuages ; et le vent soufflant du Sud-Est, se trouvait un peu opposé à notre route. Le temps était frais ; nous vîmes beaucoup d'oiseaux, ce que nous n'avions pas vu depuis longtems. Cela nous fit croire que nous n'étions pas éloignés de terre ; nous nous pensions même dans le chenal de la manche.

LE 18 temps couvert ; vent Sud-Ouest soufflant avec violence, Nous apprîmes à notre grande satisfaction que nous étions entrés dans l'embouchure de la manche. Nous nous rejouissions tous de pouvoir dans quatre à cinq jours, mettre le pied sur le rivage. Nous vîmes plusieurs vaisseaux et un grand nombre de canards plongeur autour de nous. La première pointe de terre Anglaise qui s'offrit à nos regards, fut *Lezard Point* à l'extrémité méridionale de l'Angleterre. Nous nous avançâmes rapidement pendant la nuit.

LE 19 vers neuf heures nous fûmes tout à coup frappés par le cri de terre ! terre ! ! Nous découvrîmes en effêt la terre à babord ; c'était *Start Point* que nous passâmes à une petite distance. Le jour fut bien joyeux pour nous, et tout contribuait à exciter notre joie. Le temps était beau, une brise légère et favorable nous poussait rapidement vers notre destination. Nous eûmes ce jour là pour diner du porc-frais que l'équipage avait fait la veille ; il va sans dire que nous trouvâmes cette nourriture délicieuse, n'ayant goûté à aucune viande fraîche depuis cent trente trois jours, et privés même depuis un mois de lard salé. Nous vîmes beaucoup de vaisseaux allant et venant de tous côtés , et principalement beaucoup de chaloupes qui faisaient le cabotage de la côte d'Angleterre en France. L'une d'elle vint à notre bord nous offrir du poisson. J'en remarquai entr'autres, une sorte qu'ils appellent *Garnet.* Ces poissons étaient rouges de singulière forme, et excellents à manger. Notre capitaine fit marché avec eux pour débarquer la malle. Il lui en couta trente shellings, somme qu'il paya avec du tabac, du bœuf salé, du thé et du rum. Un des passagers de la Cabine débarqua par la même chaloupe.

Le 20 nous eûmes un temps superbe quoique couvert. Le vent était frais et favorable. Nous eûmes le plaisir de voir l'Isle Wight qui nous parut être fort élevée, nous vîmes aussi beaucoup de vaisseaux. Une chaloupe vint à notre bord avec un pilote, mais qui n'avait rien à faire avec nous ; vu qu'ils n'était pas licencié pour

piloter les vaisseaux allant à d'autres ports que ceux de l'Isle Wight à laquelle il appartenait. Dans le courant de la nuit, nous passâmes Beachy-Head, où il avait un Phare.

LE 21 il fit un temps superbe, frais et serein. Cependant le vent se trouvait contraire à notre route : nous ne vîmes la terre que vers onze heures du matin. C'était Dungeness qui est une longue pointe de sable plane, sur laquelle était érigé un Phare de brique. Nous distinguâmes aussi Hastings qui est une petite ville au Sud de Dungeness. Nous vîmes une quantité immense de vaisseaux louvoyant de côté et d'autre. Aujourd'hui nous revîmes le pilote qui devait nous conduire à Dover. Dans le courant de la soirée nous apperçumes à l'Est de nous un Phare superbe que l'on nous dit être un Phare Français construit depuis peu. Nous apprîmes par le pilote que la barque Jane Goudie était passé ici justement dix jours avant nous ; ce qui est frappant après une si longue route. Il fallut bien que la marche des vaîsseaux fût la même pour ne pas se dévancer même d'un jour. Nous remarquâmes que l'eau de la Manche était verte. Je ne sais à quoi cela tient ; soit que ce soît là la couleur naturelle de l'eau, où qu'elle soit produite par le lit du fleuve ou autres causes. Quelques chaloupes Hollandaises passèrent près de notre bord ; nous mouillâmes un peu au dessous de Dungeness.

LE 22 à six heures du matin nous levâmes l'ancre ; ils souffait une violente brise contraire à notre route ; ce ne fut qu'en louvoyant que

nous pûmes gagner un peu de chemin. Vers neuf heures du matin nous apperçûmes les côtes de Dover qui sont coupés perpendiculairement à la mer et blanche comme de la neige ; elles sont en effet composées de craie ou de plâtre blanc. Nous nous en approchâmes, et vîmes Dover dans le fond d'une petite baie. Elle nous parût être une petite ville élégamment bâtie entourée par les collines blanches dont je viens de parler. Il y a aussi sur l'une des collines auprès de la ville, un superbe chateau, et un peu plus loin un Phare ; et de larges plaines qui s'étendent au Nord-Ouest et qui nous parurent bien cultivées tout le monde connait l'antiquité de cette ville et combien s'y rattachent de souvenirs. C'est là que débarqua la nombreuse armée qui apportait des chaînes aux bretons jusqu'alors libres et fiers: ce qui traça le chemin à ces hordes de barbares féroces qui inondèrent successivement le Sol Britannique et le rougirent de sang. Nous pouvions facilement d'où nous étions découvrir Calais sur la Côte de France et située précisement en face de Dover. Nous éprouvâmes tous une vive émotion en appercevant la patrie de nos ancêtres. En peu de temps nous nous rendîmes vis à vis Deal autre petite ville à sept ou huit milles de Dover et située sur un terrein plat et sablonneux. Comme le vent était contraire à notre route et la marée contre nous ; nous mouillâmes devant la ville que nous pûmes contempler à notre aise. Elle ne contient que huit mille âmes dont la principale occupation est la pêche. Cette place est célèbre comme étant

le lieu où Jules-César effectua sa descente en Angleterre lors de sa première expédition en ce pays. Nous étions maintenant entrés dans les Dunes places dangéreuses par le nombre des bancs de sable qui obstruent de tous côtés le passage des vaisseaux ; aussi y voit-on fréquemment des naufrages. Le fond est composé de sable mouvant et par conséquent d'un jour à l'autre la marée y forme des bancs infranchissables et à différents lieux : aussi-y-a-t-il un vais seau à vapeur gagé par le gouvernement pour croiser et sonder journellement dans cet endroit afin de découvrir les bancs de sable et les indiquer. Nous vîmes ce vaisseau croiser en différents sens et une multitude de bouées placées çà et là ainsi que des Phares flottants. Des chaloupes vinrent a bord avec des poissons du pain, des pommes etc. Les bords de la mer de cette partie de l'Angleterre sont assez planches et unis. Je remarquai que les rapports que l'on nous faisait au sujet de l'atmosphère de fumée qui obscurcit le ciel de l'Angleterre étaient bien véritables et que la cause en était la quantité immense de charbon de terre qui se consumait dans les manufactures innombrables qu'il y a ; aussi tous les villages et toutes les villes que nous vîmes étaient ils couverts de fumée.

Le 23 à neuf heures du matin nous jetâmes l'ancre à l'embouchure de la Tamise. Nous ne pûmes avancer plus loin à cause de la marée qui baissait, et qui formait des courrants assez forts pour nous entraîner sur quelques bancs de sable qui comme je l'ai dit sont très communs ici.

Plusieurs bâteaux-à-vapeur passèrent auprès de nous, allant en France, en Hollande et à différentes autres places ; plusieurs vaisseaux vinrent mouiller auprès de nous, pour là attendre la marrée du lendemain. Nous encrâmes à une profondeur de 22 pieds d'eau à marrée basse, sur un fond de sable. Nous nous trouvâmes vis-à-vis Margate et Ramsgate.

LE 24 à six heures du matin, nous levâmes l'ancre, et favorisés d'une légere brise ainsi que par le montant de la marée, nous fûmes bientôt parvenus à l'embouchure de la Tamise du côté Sud. Nous vîmes beaucoup de gros vaisseaux de guerre en désordre. Nous prîmes un bateau à vapeur qui nous toua jusqu'à Gravesend où nous mouillâmes de nouveau pour attendre la marée. Car le flux et reflux est si fort dans la Tamise qu'il est difficile d'aller contre le courant. Gravesend est une assez jolie petite ville bien située. Un officier vint prendre son poste à notre bord pour voir à ce qu'il ne se fit point de contrebande pendant la route vers Londres. Nous changeâmes aussi de pilote ; le capitaine de notre vaisseau débarqua avec plusieurs passagers. A huit heures du soir nous levâmes l'ancre encore une fois, et un bateau à vapeur nous toua jusqu'à Londres. Les bords de la Tamise sont généralement parlant assez bas et d'un bel aspect, nous amarrâmes dans le bassin de Londres à minuit. Nous fûmes cinq jours dans Londres à nous promener et à chercher un passage pour quelques uns des Ports des Etats-Unis.

comme la saison était trop avancée pour passer par le Golfe St. Laurent.

Je ne donnerai aucun détail sur Londres car elle est trop bien connue, je me bornerai seulement à dire qu'il est difficile de se faire une idée de l'étendue du commerce des Anglais.—Pour le concevoir il faut voir ces magasins immenses encombrés de marchandises tant étrangères qu'indigènes ; cette marine dont les vaisseaux de toutes dimensions, remplissent les deux rives de la Tamise depuis son embouchure jusqu'à Londres distance d'environ trente milles ; ainsi que les vastes bassins qui ont été fait dans Londres et les environs. Enfin c'est une chose presqu'incroyable que l'importation et l'exportation qui ont lieu chaque jour à Londres. Quoique je connusse déjà Londres de *renommée* j'avoue pourtant que j'en avais une idée bien imparfaite, et que je fus étonné en la voyant. Je ne pouvais me persuader qu'il existât une ville aussi grande et aussi commerçante. Celui qui n'a pas vu Londres ne peut pas croire ce qu'elle est. Comme nous ne devions demeurer que peu de jours à Londres, nous employâmes le temps que nous avions, à voir les lieux et les édifices les plus intéressants, tels que Covent Garden qui est une place de promenade superbe, l'Eglise St. Paul, si célèbre par sa grandeur et son antiquité ; la Bourse ou *Royal Exchange*. La Tour et les nombreux édifices publics ; le Palais et plusieurs bâtisses magnifiques appartenant au gouvernement et à quelques Lords ; enfin les monuments les places publiques, les ponts et ce que nous

trouvâmes plus étonnant de tout, fut le *Tunnel*, comme les Anglais l'appellent ; c'est un chemin souterrain comme il est à la connaissance de tout le monde, creusé sous la Tamise, de la longueur de douze cents pieds au-dessus duquel passent les bâtiments et les bâteaux à vapeur. Lorsque nous fûmes dedans, nous entendîmes à notre grande surprise, le bruit que faisaient ces vaisseaux. Ce chemin souterrain est éclairé jour et nuit par le gaz. L'on y vend des fruits et autres objets de raffraichissement. Il faut payer un *Penny* pour y être admis. Avant d'arriver à la plate-forme sur laquelle se trouve le chemin il faut descendre soixante et quelques pieds par une escalier tournant. Je crois devoir ici dire un mot de notre situation à Londres. Le lecteur connaissant combien elle était critique appréciera mieux le bienfait qui nous en a tirés, et donnera à son auteur le tribut de reconnaissance qu'il mérite.

Lorsque nous partîmes de Sydney, après un calcul du prix de notre retour dans nos foyers, nous savions bien que nos moyens pécuniaires étaient insuffisants pour s'y rendre, et que nous ne pouvions aller plus loin que Londres. Cette difficulté ne nous arrêta pas ; car nous espérions que rendus en cette ville, soit par notre travail ou par les secours que l'on pourrait recevoir de nos compatriotes, ou quelque heureux hazard, nous terminerions notre voyage. Nous nous trouvions donc sans ressource à Londres, étrangers, inconnus : et nous ne savions comment sortir de cet embarras,

Dans les circonstances ordinaires, un témoignage d'intérêt ne fait souvent qu'une faible impression sur l'esprit, et le souvenir s'en échappe bientôt ; mais si l'infortune vous frappe, alors il revient et avec une vivacité toute nouvelle. Nous profitâmes de cette bienveillante attention de la Providence. Dans nos tristes réflexions le souvenir de Mr. Rœbuck se présenta tout à coup à notre mémoire. Nous nous rappelâmes avec attendrissement que dans plus d'une occasion, il avait manifesté de la bienveillance envers nos compatriotes et nous pensâmes que son âme généreuse s'intéresserait à nos malheurs.—Nous décidâmes de nous adresser à lui par voie de lettre ; et voici ce que lui écrivit l'un de nous, M. Lanctôt.

———oo———

Londres, 28 *Décembre*, 1844.

" A JOHN ROEBUCK, ECR.
M. P. &c. &c.

MONSIEUR,

" Arrivé depuis peu en cette Capitale, un étranger sans nom, sans crédit, sans autres recommandations que ses malheurs, pourrait-il aspirer à la faveur de communiquer avec vous ? Victime des commotions politiques dont son pays le Canada, fut naguère affligé, c'est à la faveur du patriotisme qu'il se familiarisa de bonne heure avec votre nom, et que dans ce moment il ôse se permettre de soumettre à votre considération le court exposé de sa situation.

" Banni de sa patrie, retenu dans la sujétion depuis plus de six ans, il est enfin rendu à la liberté, ainsi que ceux de ces compatriotes qui partagaient avec lui le même sort. C'est en Juin dernier qu'il reçoit l'intelligence de son rappel. Cette libération, quoique tardive, il l'apprécie, il s'en félicite ; il a désormais le doux espoir de revoir ce qui l'attache le plus

chèrement au monde, son pays, son épouse, ses parens, ses amis. Mais il ne peut encore jouir de son bonheur ; ce n'est qu'une perspective ; il lui reste des mers sans limites à franchir ; un voyage dispendieux à entreprendre, et il est sans ressources, sans moyens, et le plus grand nombre de ses compatriotes aussi. Sydney ne put offrir qu'une existence difficile à ces étrangers ; lorsqu'ils reçurent leur pardon, ce n'était que depuis '42 qu'il leur était permis de s'habiter ; jusqu alors ils avaient été détenus dans un établissement pénal. Leur anxiété est extrême ; fatigués, harassés jusqu'à l'épuisement par les misères et privations d'une longue captivité ; toujours présente à leur esprit l'image de leurs épouses, de leurs enfans dans les angoisses de l'absence ; Ils sont impatients de sortir des lieux où ils n'éprouvèrent jamais que vexations et vicissitudes. Heureusement ce pénible état d'indécision ne devait pas être de longue durée. Une lettre du Canada arrivée à un des exilés ; elle nous apprend que nos amis ont prévu notre situation, nos besoins, qu'ils ons souscrit à la formation de quelque fonds pour aider à notre retour dans nos foyers. Ladessus nous nous voyons, nous nous consultons sur nos moyens respectifs : ceux qui ont le plus tendent la main à ceux qui ont moins, et voilà enfin que nous nous comptons au nombre de 38 en état de prendre nos passages jusqu'en Angleterre, et nous quittons effectivement Sydney le 10 juillet dernier, et au bout de quatre mois et demi de navigation nous touchons à cette terre ; toujours sous l'impression que les fonds et deniers en question y seront parvenus avant nous, et qu'ils auront été adressés à celui qui fut toujours l'ami dévoué des canadiens, le défenseur déclaré de leur cause. Voilà, Monsieur, le faible et imparfait détail des circonstances qui m'emmènent aujourd'hui devant vous.

Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon pour mon extrême hardiesse, et vous supplier de croire que de quelque renseignement que ce soit qu'il vous plaise m'honorer, je les apprécierai comme je le dois ainsi que mes autres compagnons."

J'ai l'honneur d'être &c.

HPT. LANCTOT.

La réponse fut, ce que tout le monde connaît, les services que nous rendit Mr. Roebuck, en nous procurant ce qui nous était nécessaire pour continuer notre voyage. En conséquence :

Le 29 novembre, nous embarquâmes à bord du navire Américain le Switzerland du port de six tonneaux, faisant voile pour New-York, cent commandé par le capitaine Knight.—A deux heures P. M. nous sortîmes du bassin Ste. Catherine et nous fûmes toués par un bateau à vapeur qui devait nous conduire hors de la tamise. Comme la nuit commençait nous jetâmes l'ancre un peu en deça de Gravesend ; cette circonstance nous procura l'avantage de voir cette partie de la Tamise qui se trouve entre Londres et son embouchure, car nous avions fait ce trajet durant la nuit en montant ; Nous eûmes le plaisir de voir Greenwich par où passe le Méridien, et qui possède une superbe infirmerie militaire sur les bords de la Tamise. On peut compter que Londres commence de cet endroit, —car jusqu'à Londres les bâtisses tant manufacturières que maisons de particuliers ne forment qu'une chaîne non interrompue.

LE 30, Nous mouillâmes vis-à-vis *Margate*, le vent étant contraire et le passage difficile par la quantité de bancs de sable qui obstruent l'entrée de la Tamise, nous ne pûmes aller plus loin.

LE 1er décembre, nous levâmes l'*ancre* de grand matin, et nous louvoyâmes toute la journée pour éviter les bancs de sable. Le soir de bonne heure, nous mouillâmes l'ancre, car nous

avions à lutter contre le vent et la marrée. Le temps fut pluvieux et froid.

Le 2, nous louvoyâmes encore toute la journée sans pouvoir faire beaucoup de chemin. Le soir nous étions vis-à-vis *Ramsgate*. Nous étions passez proche de la côte. La place située sur l'extrémité d'une pointe qui s'avance dans la Manche nous paraît d'un assez bel aspect.

Le 3, le vent se trouva favorable, nous sortîmes des Dûnes et nous arrivâmes à *Portsmouth* vers quatre heures de l'après-midi. Nous ne jetâmes pas l'ancre. Le capitaine et quelques passagers vinrent à bord en chaloupe. Nous pûmes voir le port qui est très vaste,—et qui contient beaucoup de bâtiment de guerre. Nous n'eûmes qu'une faible vue de la ville; mais d'après le rapport que nous en fit M. Lanctôt la ville est divisée en trois parties,—élégamment construite, et contient quatre-vingt mille âmes. M. Lanctôt s'était rendu à Portsmouth par terre en chemin à lisses, ayant été détenu à Londres pour quelqu'affaire qui nous concernait tous.

Le 4, nous eûmes un vent favorable, nous vîmes *Start Point* en passant, le vent tomba sur le soir, nous eûmes encore la terre en vue, à une grande distance.

Le 5, nous avions perdu la terre de vue ; le vent était favorable, nous voguions rapidement vers l'Amérique, le temps était frais et couvert.

Le 6, la brise continua bonne toute la journée ; le temps était couvert et froid.

Le 7, la brise était augmentée et soufflait tou-

jours du Nord-Est, nous filions de neuf à dix nœuds à l'heure.

LE 8, le vent était très violent et un peu près la mer très agitée, et la vague embarquait à chaque instant bien que le vaisseau fut gros et fort haut,—beaucoup d'entre nous furent malades, tant du mal de mer que du rhume,—le vent tomba dans le courant de la nuit.

LE 9, le temps fut calme toute la journée ; la mer très houleuse, nous eûmes le plaisir d'observer une baleine à notre loisir, elle tourna autour du vaisseau au moins deux heures apparaissant tout auprès de nous à chaque instant.

LE 10, le vent était violent et soufflait du Nord–Ouest et se trouvait contraire à notre route.

LE 11, même vent, mais beaucoup modéré, temps couvert et orageux ; nous courûmes la bordée toute la journée.

LE 12, pendant la nuit, le vent s'éleva d'une manière furieuse ; la mer s'agita à tel point que dans le vaisseau tout se dérangea, coffres, quarts, meubles, etc. LA vague frappait le vaisseau comme s'il se fut choqué contre un roc,—l'eau descendait par torrents dans l'entrepont par l'écoutille, le vent et la mer faisaient un mugissement horrible ; il faisait froid, il grêla,—le jour parut enfin, nous montrant la mer en furie telle que nous ne l'avions pas vu depuis le Cap Horn ; pour comble de malheur, le vent était Sud-Ouest et contraire à notre route, ce qui nous força de serrer le vent le plus près possible.

LE 13, le même vent régna, la mer toujours aussi grosse,—le vaisseau berça horriblement, plusieurs furent incommodés du mal de mer, le ciel annonçait le vent.

LE 14, le même vent exista avec la même furie,—Nous rencontrâmes un petit brick gouvernant à l'Est. C'ètait vraiment une curiosité de voir ce petit vaisseau ainsi agité par la mer ; quoiqu'il ne fut qu'à une petite distance de nous, nous le perdions de vue à chaque instant, et aussitôt il paraissait comme sur une Montagne, tantôt sur le côté, tantôt soit la proue ou la pompe en l'air, on aurait dit un morceau de liége sur l'eau.

Le 15, le vent soufflait toujours avec violence du Nord-Ouest. Nous passâmes en vue des Iles Açores à une petite distance. C'est un groupe d'Isles très élevées, habitées par des Portugais. Elles produisent une grande abondance de fruits et jouissent d'un climat délicieux quoiqu'elles soient sujettes à éprouver des tremblement de terre. Fayol est le Port principal et Agra la Capitale de ces Iles. Le port est parfaitement sûr. Elles sont situées sous le 40e latt. Nord et 30e long. Ouest à peu près à mi-chemin de New-York en Europe.

Le 16, le temps fut calme et couvert toute la journée. Le temps s'était bien adouci, et annonçait du vent.

Le 17, la brise s'était un peu élevée soufflant du Sud-Ouest, c'est-à-dire contraire à notre route de sorte qu'il nous fallut louvoyer toute la journée.

Le 18, même vent qu'hier, nous vîmes un navire gouvernant Nord-Est. Sur le soir la brise devint violente ; la mer fut très agitée toute la nuit. Le ciel était clair et l'air tempéré.

Le 19, le vent soufflait toujours Sud-Ouest avec violence, la mer très grosse, à chaque instant la vague couvrait le vaisseau, plusieurs d'entre nous furent incommodés du mal de mer ; moi surtout. Sur le soir le vent tomba totalement et le temps se couvrit, nous étions tous chagrins de voir le vent toujours contraire à notre route, nous qui désirions si ardamment d'arriver au sein de nos familles et qui étions si fatigués de la navigation. Tout nous fesait trouver le temps long et ennuyeux ; cependant il nous fallait encore une quinzaine de jours de navigation.

Les 20, 21, 22, le vent soufflait toujours Sud-Ouest avec violence, l'atmosphère, et le temps froid.

Le 23, le temps fut calme excepté une légère brise du Sud-Ouest, nous passâmes quantité d'herbes marines qui sortaient du Golfe de la Floride ; nous étions en parallèle avec l'extrémité Sud-Est des Bancs de Terre-Neuve. Nous vîmes une espèce de petits oiseaux de la grosseur d'un Rossignol voltiger autour du vaisseau se jeter à l'eau et plonger. Nous rencontrâmes un vaisseau Danois qui faisait voile au Nord-Est ; il échangea des signaux avec nous.

Le 24, vers minuit le vent s'éleva graduellement de l'Est *Sud*-Est se trouvant favorable à notre route. A huit heures du matin le vent souf-

flait avec violence ; nous filions onze nœuds à l'heure en bonne direction, ce qui nous réjouit tous, ayant été si contrariés par les vents d'Ouest depuis notre sortie de la *Manche* nous espérions être bientôt à *New-York*.

Mais le 25, le vent soufflait de l'Ouest. pour nous faire expier la petite satisfaction de la veille, le temps était froid et le ciel couvert.

Les 26 et 27 le vent varia du *Sud-Ouest* au *Nord-Ouest*, temps clair et froid, la mer très agitée.

Le 28, le vent tomba entièrement, il plut durant la nuit; vers dix heures du matin, la brise s'éleva de l'Est se trouvant favorable et nous donnant encore l'espoir de voir prochainement la terre, nous étions à l'extrémité Méridionale des *Bancs de Terre Neuve*.

Le 29 le vent tomba vers minuit, nous eûmes aussi de la pluie. Tout le jour fut calme, nous jetâmes les lignes à l'eau, car étant sur les Bancs de T*erre Neuve*, nous pensions prendre de la *Morue*. Nous vîmes quantité de Canards et plusieurs Baleines.

Le 30, le vent soufflait du Nord avec violence, le temps froid et couvert.

Le 31, vent variable et temps couvert.

Le 1er Janvier 1845. Ce jour de bonheur au Canada fut pour nous bien triste, ayant été trompés par le temps. Nous avions calculé que nous serions arrivés au jour de l'an pour le plus tard, et nous nous étions fait une si grande fête d'arriver. D'ailleurs nos parents devaient nous attendre avec inquiétude, car ils avaient dû rece-

voir des nouvelles de notre départ de Londres par le bateau à vapeur qui devait partir de Liverpool quatre jours après nous ; et devait arriver douze ou quinze jours avant nous à New-York. Cependant nous employâmes le jour le mieux qu'il nous fut possible. Nous nous procurâmes de l'eau de vie du Capt. du vaisseau et nous renouvelâmes notre bon temps passé du Canada, encouragé par la perspective que nous avions de bientôt toucher au terme de nos misères et fatigues, et de mettre encore une fois le pied sur notre sol natal. Le temps fut calme toute la journée, sur le soir la brise s'éleva *Sud-Ouest* comme d'ordinaire.

LE 2, le vent souffla toujours *Sud-Ouest* temps froid et couvert, nous rencontrâmes deux bâtiments.

LE 3, le vent souffla avec violence, la mer fut terriblement agitée ; il grêla et neigea toute la journée, et fit bien froid. Nous nous apperçumes que nous étions devenus bien sensibles au froid, chose peu surprenante ; après avoir habité des climats chauds depuis cinq ans ; nous eûmes une nuit affreuse.

Rien n'est plus effroyable que de voirune nuit tempêtueuse ; vent violent accompagné de grêle et de neige, sifflant dans les cordages ; les vagues soulevèes et rouge comme du feu embarquant à chaque instant, sur le vaisseau. Sur le jour, le vent tomba.

LE 4, temps calme jusqu'à midi, tout-à-coup le ciel se couvre de gros nuages et un instant après éclatte une affreuse tempète. Les flots lavent

le pont. Le gand hunier vole en lambeaux ainsi qu'une autre voile, les cordages cèdent de toutes parts. Des chocs violents ébranlent toute la charpente du vaisseau, même vent que la précédente. Jamais traverse de Londres à New-York ne fut plus laborieuse. Depuis notre sortie de la Manche, nous n'avions eu que deux jours de bon vent, cependant en dépit des vents *Sud-Ouest* et *Nord-Ouest* qui règnent en général dans cette saison, nous comptions arriver à New-York cette semaine même.

LE 5, léger vent Sud-Ouest, temps couvert, fort orage accompagné de neige durant la nuit, au jour, temps calme. Depuis quinze jours le vent est contraire, ou il fait du calme.

LE 6, calme jusqu'à midi, à midi vent contraire *Nord-Ouest*, temps couvert.

LE 7 durant la nuit le vent s'éleva de l'Est d'une violence furieuse, et par conséquent nous poussait en bonne direction vers les côtes de l'Amérique, à huit heures du matin, le vent se trouvait si violent que force nous fut d'abattre les voiles, excepté le *grand hunier*, la mizaine et le hunier d'artimon, encore y avait-il des ris de pris dans ces dernières, autrement il s'en serait suivi qu'accident. Le vent dura ainsi jusqu'à midi où il changea subitement au *Sud-Ouest* ce qui fit que la mer fut horriblement tourmentée. Il plut, et toute la journée le temps fut brumeux.

LE 8, vent *Nord-Ouest* assez violent, absolument contraire à notre route. Temps froid et couvert, nous jetâmes la sonde, il y avait vingt cinq brasses d'eau. Vers quatre heures ar-

midi, nous rencontrâmes trois vaisseaux qui faisaient voile au Nord-Est.

Le 9, le temps fut calme jusqu'à neuf heures, alors une légère brise s'éleva du *Sud-Ouest*, le temps fut froid, mais beau ; nous nous attendions à voir la terre le lendemain

Le 10, vent *Nord-Ouest*, temps clair et froid ; vers neuf heures à notre grand contentement nous entendîmes crier Terre, Terre ; en effet nous apperçûmes à l'avant une terre sur laquelle nous pûmes distinguer des bâtisses ; c'était *Black Island* située à l'Est de *Long Island*. Mais le vent contraire nous empêcha de nous en approcher de près et nous fûmes obligés de louvoyer au Sud-Ouest. Nous ne revîmes plus la terre de la journée. Toute la nuit fut calme et pluvieuse. Nous éprouvions tous une grande joie de voir la terre, après une traversée si longue et si laborieuse que celle que nous avions faite depuis Londres, et de cette douce espérance que nous avions de bientôt toucher au terme de notre pénible voyage, et de rentrer au sein de nos familles.

Le 11, nous louvoyâmes encore toute la journée, sans voir la terre. Le vent *Nord Ouest* nous combattant toujours, car je crois qu'il était écrit là haut que nous serions contrariés par les vents jusqu'au bout.

Le 12 de grand matin, l'on nous annonça que l'on voyait un Phare à l'avant, et dès que le jour parut, nous découvrîmes la côte qui était celle de New-Jersey, et que nous longeâmes jusqu'à *Sandy Hook* où nous mouillâmes, en attendant

un Bâteau à Vapeur, qui devait venir nous touer jusqu'à *New-York*. En effêt le Bâteau nous remorqua à trois heures P. M. Mais le vent s'éleva fort et contraire, et la marée se trouvant contre nous, nous fûmes contraints de mouiller à l'extrémité de *Sandy Hook* et de lâcher le Bâteau à Vapeur qui devait venir nous reprendre le lendemain matin. *Sandy Hook* est une plage charmante et sablonneuse, sur laquelle il y a plusieurs Phares superbes. De cette place la vue des rivages d'alentour est enchanteresse tant par la beauté même des sites que par la splendeur des édifices. Nous apperçûmes quelques petites taches de neige le long des clôtures.

LE 13, de grand matin, le bateau-à-vapeur revint et nous toua jusque dans le port où nous débarquâmes vers dix heures. Nous eûmes le plaisir de voir plusieurs Canadiens de nos amis, qui vinrent nous recevoir sur le Quai. C'était la première fois que nous voyions des Canadiens depuis notre départ du Canada, et pour la première fois aussi, que nous mettions le pied sur la terre Américaine. Nous pensions déjà toucher au Canada. En mettant le pied à terre, notre première pensée fut pour nos bienfaiteurs et Mr. Lanctôt en notre nom, adressa à Mr. Fabre la lettre suivante, pour remercier toutes les âmes généreuses qui avaient contribué à notre retour, sur le sol de notre patrie.

New-York, 15 *Janvier*, 1845.

A M. E. R. Fabre,

Monsieur,

Souffririez-vous que je prisse la liberté de vous adresser un mot ? ce à quoi ma position actuelle à quelqu'égard semble m'autoriser, mais je veux vous détourner de vos occupations le moins longtems possible. Nous arrivons ici tout à l'instant, moi et trente sept autres des exilés politiques, la copie d'une lettre que nous avons adressée à monsieur Roebuck, lors de notre court séjour à Londres, que je me donne l'honneur de joindre ici, vous dira assez de notre situation, et vous mettra assez bien au fait de ce que nous avons fait auprès de ce monsieur, et des causes et motifs qui nous engagèrent à cette démarche ; je ne doute pas non plus que Mr. Roebuck ne vous ait écrit sur le sujet, avant moi, et que vous ne sachiez déjà ce que ce noble ami a daigné faire pour nous dans cette occasion. Mais cependant, je n'aurais pu me refuser sans éprouver beaucoup de regrêt l'occasion d'en dire un mot moi-même. Et je n'aurais cru non plus apporter trop d'empressement à donner expression au sentiment de reconnaissance dont m'a pénétré ainsi que mes compatriotes, l'assistance effective que vous et grand nombre d'autres vrais amis, avez si généreusement apportée à l'accomplissement de notre retour d'exil.

Veuillez donc, monsieur, agréer nos humbles remercîmens et en faire part à tous ces messieurs.

Je suis avec tout le respect possible,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

HPT. LANCTOT.

Quelques affaires nous retinrent deux jours à New-York. Cette ville est assez connue pour m'épargner d'en faire une description. Le 15 au matin nous embarquâmes sur un bateau à vapeur qui nous débarqua à *Bridge Port*; de là nous nous rendîmes à Albany où nous couchâmes. Le lendemain matin à six heures nous montâmes en 'Stage' passant par *Castle Town*, Middleberry, Virgin, Burlington, &c. Nous arrivâmes le 18 à St. Jean, et le lendemain nous nous divisâmes pour aller rejoindre nos familles après une absence de cinq ans et demi. Nous avions mis six mois et neuf jours pour revenir de l'exil en Canada.

FIN.

Enrégistré conformément à l'Acte Provincial, le 29 Septembre 1845.

